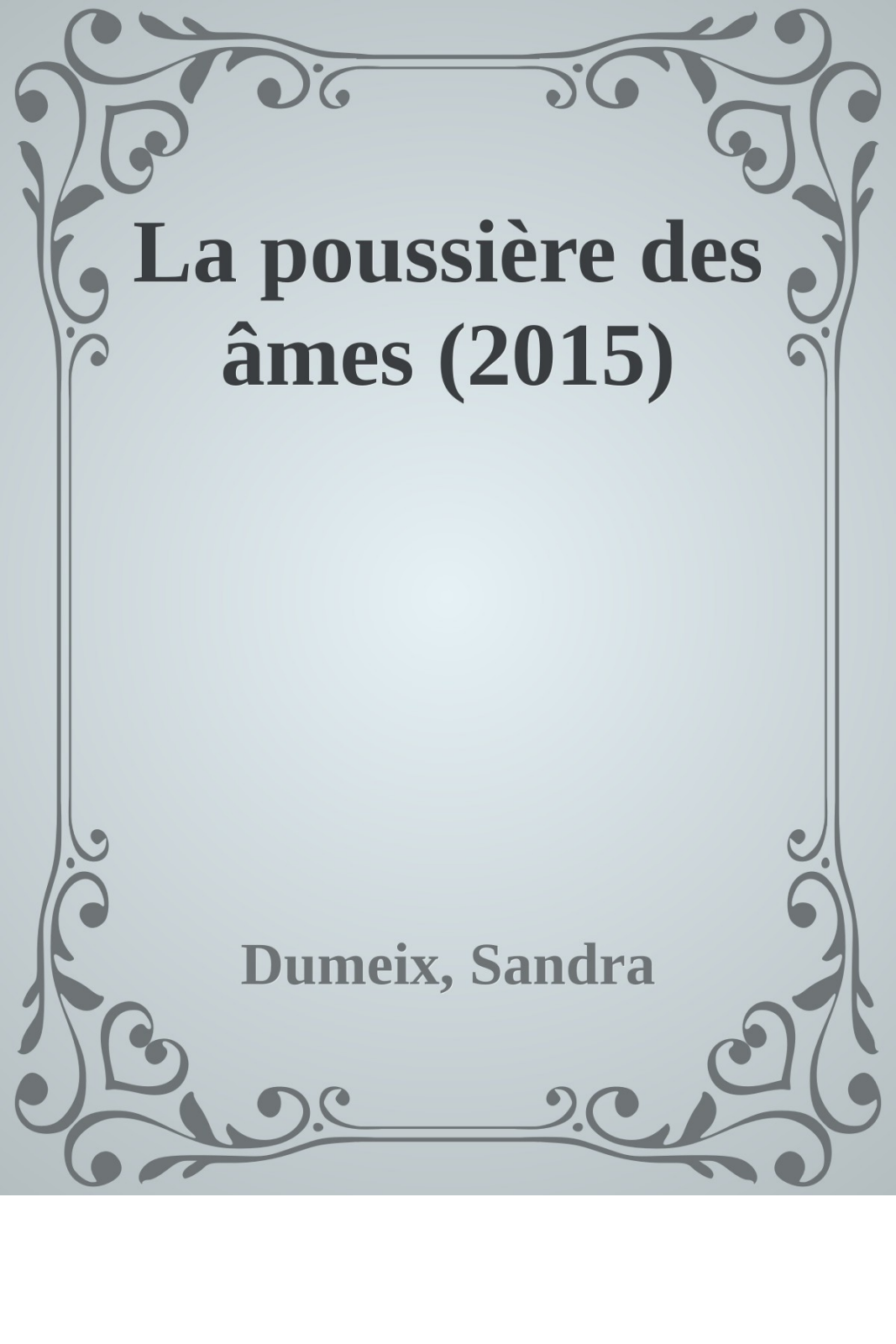


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

La poussière des âmes (2015)

Dumeix, Sandra

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Sandra Dumeix

La poussière des âmes

(White Mama)

Deux ans parmi
les Aborigènes
d'Australie



Humanis

Sandra Dumeix

La poussière des âmes (White Mama)



Sommaire

Tjukurpa

Athénaïs

Georgio

Le village

Trente-deux heures et des poussières

La rencontre

Un kangourou sous la lune

L'appel de la pluie

Découvertes

Du sel et du sable

Décalages

Le coquillage

Dernière étape

Le baobab sacré

Le doute

La clé

Guérisons

Initiation

La pierre orangée

L'ultime épreuve

Seul dans le bush

Remerciements

Tjukurpa

Désert australien, Broome, terre ancestrale des Aborigènes.

Une longue traînée de terre rouge signale l'unique route qui mène vers le désert australien. À ce moment de l'année, le vent souffle avec force sur les espaces poussiéreux du Grand Nord. La saison des cyclones s'annonce, et avec elle, le regain des esprits et la régénération de la nature. Toutes les communautés aborigènes sont dans l'attente de cette phase brève et intense.

À l'écart de sa communauté, tournant le dos à la mangrove, Tjukurpa, assis en tailleur, laisse errer son regard sur les étendues austères que la lune montante baigne d'une lueur diffuse. La lune... sa mère. Tout comme le soleil est son père.

C'est ainsi qu'il voit les choses depuis la perte de ses parents. Sa communauté lui a servi de pilier familial, mais c'est dans la Nature qu'il trouve l'apaisement. C'est elle qui le berce comme une mère aimante berce son enfant. C'est elle qui le ramène parfois violemment sur son chemin, en lui fouettant le visage d'un vent corrosif.

L'esprit vif, le jeune Tjukurpa montre une intelligence agile et une maturité précoce, comme si les forces de la terre, souvent confuses au moment de la conception des âmes, s'étaient accordées sur celle de ce petit être. Au moindre sourire, son visage semble éclater d'une lumière qui contraste avec la teinte sombre de son corps. Et quand la tristesse le gagne, elle teinte ses yeux noisette de nuances profondes.

Une mystérieuse agitation l'a tiré du sommeil ; il est parti affronter la froideur de la nuit, longeant un maigre ruisseau qui reflétait le ciel, jusqu'à la lisière du désert silencieux. Une vacuité propice au dialogue avec les esprits des ancêtres. Ce lieu est son refuge depuis son plus jeune âge.

Il songe au temps du rêve où sont nées toutes les légendes. Il chante.

Rien ne nous appartient,

nous sommes des âmes qui naissent sur terre,

et nos corps retournent à cette terre avant nos réincarnations.

Tjukurpa aura bientôt sept ans. Depuis sa naissance, il se protège des hommes, de l'amour donné pour un souffle d'air frais, et repris aussitôt sans le moindre regret. Les pieds enchâssés dans la terre poudreuse, il ressent la chaleur et les vibrations du magma qui a

donné naissance à ce sol aride. Les yeux rivés vers le ciel, sans même un regard vers sa main qui semble bouger d'elle-même, il trace un dessin sur le sol. À peine esquissés, ses traits s'envolent, telle une mélodie que le souffle du vent s'approprie. Les écrits aborigènes sont toujours éphémères.

Ses dessins symbolisent la vie paisible des temps anciens, la symbiose des êtres et de la terre, une terre de paix, une terre d'acceptation et de pardon. Les formes se bousculent soudain pour faire apparaître une présence étrangère, celle des colons venus anéantir les liens ancestraux, venus briser le souffle de la transmission et celui de la vie. Des traits nerveux et hachés dessinent bientôt le massacre de son peuple, les vies arrachées, les êtres dénaturés, nivelés par l'oppression des envahisseurs, écrasés dans le moule de la société occidentale. Le dessin de Tjukurpa représente les générations volées : ces enfants métis arrachés à leurs clans pour être placés de force dans des familles blanches. Un demi-siècle plus tard, le simulacre de pardon demandé par le gouvernement devant les grands médias n'a trompé personne.

La communauté qui a élevé Tjukurpa est constituée d'enfants brisés, perdus, menés de familles d'accueil en institutions, d'institutions en églises... vers le silence de l'abrutissement. Ils n'ont pas trouvé la force de reconstruire les liens des clans d'autrefois. À son tour, Tjukurpa fait partie des enfants cabossés par l'Histoire. Au cours de ses nuits solitaires, il se crée parfois un monde de rêve, où une maman et une tante l'aiment avec ses qualités et ses faiblesses. Il rêve d'un regard, d'un geste, d'un signe d'amour, le regard perdu vers l'horizon. Puis il tourne la tête. Des larmes chaudes coulent sur ses joues.

Il prend une poignée de terre rouge – le sang de son peuple – et la confine dans sa main. Il tient la vie, il tient la mort, il tient la force des végétaux. Il l'écrase sur sa peau en un massage circulaire et murmure un autre chant célébrant le temps du rêve :

Je suis né ici.

Mon peuple a vu son sang couler sur cette terre.

Nous y séjournerons, jusqu'à ce qu'elle nous absorbe.

Le vent emportera notre dernier souffle,

nous transformera

et nous mènera vers les chemins de lumière.

Athénaïs

Athénaïs a pris l'avion qui relie Sydney à Broome. Sa destination finale est Beagle Bay, dans le Kimberley, au milieu de la côte ouest du continent australien. Elle est attirée depuis longtemps par cette étendue de désert et de mer qu'elle a aperçue dans un reportage télévisé.

Quelques jours plus tôt, elle a contacté Daramulum, un vieil Aborigène originaire de la région qu'elle venait d'entendre à la radio. Ils sont entrés en sympathie et elle a accepté son invitation à venir le rejoindre, pour vivre parmi les tribus locales de Beagle Bay.

À travers le hublot de l'avion, le désert est une succession de fresques aux couleurs chaudes, semblable aux œuvres d'une galerie d'art aborigène. La blancheur d'une rivière salée traverse parfois le paysage, ou bien ce sont des touffes de feuillages dorés ou verdoyants qui le ponctuent.

Le casque sur la tête, la jeune femme se laisse envahir par les vibrations profondes d'un didgeridoo. Une hôtesse de l'air aborde les passagers, offrant des snacks et des boissons. Athénaïs entend une discussion de couloir. Un jeune homme interroge l'hôtesse sur Broome et sur les communautés aborigènes avoisinantes. La discussion coupe court, comme si l'hôtesse jugeait le sujet inintéressant ou tabou :

— Nous n'allons que quelques mois dans l'année sur la destination de Broome, monsieur. La saison des pluies et des cyclones débute dans une quinzaine de jours. Les vols seront bientôt interrompus jusqu'à mai prochain.

À travers ce que laisse deviner l'attitude de l'hôtesse, Athénaïs constate une fois de plus la distance qui sépare les Australiens blancs et les Aborigènes, deux peuples se partageant une même terre sans volonté de rencontre.

La climatisation peine à lutter contre la chaleur qui prend lentement possession de l'avion. Lorsque les huit heures de vol arrivent enfin à leur terme, c'est un soulagement pour tous les passagers.

« 12 septembre 2009, température extérieure : 32 degrés. Bienvenue à Broome » indique le large tableau de bord du terminal.

À peine débarquée, Athénaïs attrape son sac et part à la recherche du vieil homme. Les phrases prononcées par Daramulum lors de son émission de radio retentissent encore dans sa mémoire : « *Ostracisés, discriminés, touchés de plein fouet par la perte de repères, le dénuement,*

l'échec scolaire, la mortalité infantile, les addictions... Il y a 200 ans, nous étions un million. Aujourd'hui, les 470 000 Aborigènes d'Australie ne représentent plus que 2 % de la population, et en forment le groupe démographique le plus défavorisé. Quand allez-vous réagir ? Nous sommes à l'aube de notre extinction. Allez-vous continuer à fermer les yeux ? »

La jeune femme sent soudain qu'on l'observe. Elle parcourt la foule du regard et distingue aussitôt Daramulum. Elle ne l'avait encore jamais vu, mais lorsque ses yeux croisent les siens, elle sait au plus profond d'elle-même qu'il s'agit de lui

Le visage souriant, il s'approche d'Athénaïs et s'arrête prudemment à quelques pas, resplendissant de sérénité.

Son visage finement marqué ne laisse pas deviner son âge. Ses jambes musclées et élancées témoignent de ses occupations quotidiennes : la chasse et la pêche. Athénaïs s'était imaginé un homme noir, et elle découvre, surprise, un métis blanc de peau. Seuls ses bras colorés par des tatouages trahissent le sang aborigène qui coule dans ses veines. Elle sait qu'il appartient à une génération volée. Comme beaucoup d'enfants métis, il a été arraché très jeune à sa véritable famille pour être placé dans une famille d'adoption blanche. Une politique officiellement destinée à « épurer » le sang des noirs.

Mais Daramulum s'est échappé du foyer où on le retenait. À pied et sans le moindre équipement, l'enfant a parcouru les deux mille kilomètres qui séparent Perth de Beagle Bay, lieu de sa communauté. Une année de marche à travers le désert, avec les étoiles pour seul guide. Quarante-cinq ans plus tard, il est l'un des premiers métis diplômés des grandes écoles. Il a l'audace et l'impudeur d'affronter le système défaillant pour obtenir une reconnaissance des droits aborigènes. Il se consacre également à guider les jeunes vers leur épanouissement et à les éloigner des drogues et de l'alcool.

Alors qu'ils ont pris la route dans un 4x4 encrassé de terre orange, la vue de palmiers et d'oiseaux sauvages allège la fatigue d'Athénaïs. Daramulum parle peu, et ce silence rassure la jeune femme. Ils ont trois heures de trajet à faire avant d'atteindre la petite communauté où elle s'apprête à vivre, au nord de Broome. Les décors éblouissants dévoilent la richesse de cette terre qu'elle découvre enfin.

Les éléments s'y côtoient en harmonie : l'eau à perte de vue, avec son odeur iodée qui lave l'âme de ses peurs et de ses pleurs ; la terre d'un rouge qui évoque la force pour Athénaïs ; le feu du soleil qui transforme et purifie ; l'air qui nettoie l'esprit et rugit pendant les périodes cycloniques ; et bien sûr... le métal que recèlent les terres aborigènes, et qui attire tant de convoitises.

C'est une étonnante carte postale vivante qui défile devant les yeux

d'Athénaïs. Le ciel, la terre et la mer se mélangent dans la vibration argentée de mirages éphémères. Un tableau dont le vert est tout à fait absent.

Le 4x4 ralentit enfin, alors qu'il s'engage dans un chemin plus étroit. Des kangourous se figent à son passage, avant de s'enfuir à une vitesse prodigieuse. Ici, c'est la nature qui observe les humains. Le village minuscule dans lequel ils entrent est désertique. Une église au toit maltraité par les cyclones ne tient debout que par l'effet d'un miracle.

Daramulum invite Athénaïs à sortir du véhicule et l'accompagne jusqu'à une cabane en tôle avant de s'en aller sans un mot.

Elle pose son sac et explore les environs. À quelques pas, une supérette minuscule propose des boîtes de thon et de maïs sur ses rayons poussiéreux. L'alcool semble être la seule « nourriture » abondante dans ce lieu. Les autorités australiennes en interdisent pourtant la vente dans les réserves.

Une présence humaine se manifeste soudain à quelques mètres :

« Hey brother... humm... Na... I told ya... », hurle une femme à son compagnon.

Ils sont passablement ivres tous les deux. L'homme allongé à terre se relève avec difficulté, prenant appui sur les tessons qui parsèment le sol et transpercent sa main et son bras. La terre rouge absorbe aussitôt son sang avec avidité. Usant de sa bouteille encore à moitié pleine comme d'une arme, sa compagne l'assomme d'un coup puissant. Puis elle boit à sa santé, et à sa libération de femme battue.

Athénaïs se détourne de la scène et se laisse captiver par l'azur de la mer. La marée descend et l'ocre du sable se fond dans l'écume orangée. Des crabes se faufilent dans la mangrove. Des kilomètres de plage déserte témoignent de l'immensité qui sépare cette communauté du reste du monde.

Sous les couches de rouille d'un écriteau qui ne tient plus droit, la mention « *Terres aborigènes – Entrée interdite* » est à peine lisible.

Georgio

Un mois ! Georgio tourne dans son appartement de Manhattan comme un fauve emprisonné. Cela fait un mois qu'Athénaïs a disparu.

Il aurait dû se douter. Il y a longtemps que quelque chose s'est cassé dans leur vie. Le malaise s'est installé lentement, insidieusement, comme s'il rampait dans leurs ombres. La gaieté et l'insouciance des premiers temps se sont évaporées sans qu'il ne puisse rien faire pour les retenir.

Au fond de lui, il a toujours su que la belle Athénaïs ne pourrait pas vivre éternellement sous la lumière artificielle de cette ville bétonnée. Elle dépérissait, perdait ses jolies couleurs, quels que soient les soins et les attentions qu'il lui prodiguait amoureusement. Elle se fanait, mourait à petit feu. Il a toujours su qu'elle appartenait à un autre monde, un monde qui lui échappait et dont il ne pouvait s'empêcher d'être un peu jaloux.

L'après-midi de sa disparition, Georgio a senti un nœud étrange s'installer dans son estomac comme un pressentiment, et il a eu hâte de rentrer à l'appartement pour se soulager de cette angoisse irrationnelle. Sa journée de travail était interminable, comme souvent. Il a expédié ses derniers rendez-vous de façon mécanique, frôlant parfois l'impolitesse, couru d'un ascenseur à l'autre, d'un taxi à l'autre, avant d'annuler ce qu'il restait de son planning, n'y tenant plus.

Sa main a tremblé lorsqu'il a introduit sa clé dans la serrure. Il lui a suffi d'un simple coup d'œil dans l'appartement pour sentir, pour savoir, qu'il arrivait trop tard. Le nœud qui tordait son estomac s'est transformé en un trou béant.

Un trou, voilà ce qu'elle lui a laissé. Un trou dans sa vie.

Elle a emporté son sac de voyage et ses quelques affaires personnelles. Elle est partie de son plein gré, il ne s'agit pas d'un enlèvement. Elle l'a quitté. Elle a fui la ville avant qu'il ne soit trop tard pour elle, avant qu'elle ne devienne aussi grise que les murs de cette prison.

Elle est partie sans lui et il s'en veut, car il se sent responsable. Il s'est laissé enfermer dans une illusion. Il n'aurait pas dû tenter de la retenir si longtemps à Manhattan, il aurait dû lui proposer de lui-même ce départ inévitable. Il aurait dû lui parler de son désir d'enfant. Il aurait dû...

Un mois qu'elle a disparu..., mais il tourne et tourne encore, entre

la télévision et le canapé, entre la chambre et le frigidaire, cherchant vainement une idée pour réparer ce désastre insupportable. Il tente de rassembler des indices, de deviner la destination qu'elle a choisie. Quelques bribes de mémoire lui reviennent par moments et il se reproche de n'avoir pas suffisamment prêté l'oreille à ce qu'elle lui disait, lorsqu'ils se retrouvaient le soir, à l'issue de leurs journées trop mécaniques.

Est-elle retournée en Europe, en Grèce, dans son pays natal ? Est-elle partie pour l'Afrique, dont elle parlait de temps à autre ? Ou bien en Australie, cette terre quasi mythique pour laquelle elle semblait avoir une attirance inexplicable ? Trois continents à explorer, presque la moitié du globe... comment faire ?

Sa main écorne nerveusement la carte de visite que lui a donnée la secrétaire de son bureau, lorsqu'il lui a fait part de sa détresse, à la pause du déjeuner. Un médium ! Une bonimenteuse ! Voilà ce qu'elle lui a conseillé ! Il n'a jamais accordé la moindre foi à ce genre de personnage. Mais il ne peut pas rester comme ça, les bras ballants. Il ne peut pas se résigner.

Alors, après une dernière hésitation, il compose le numéro inscrit sur la carte. À l'autre bout, le téléphone est aussitôt décroché, avant même que la première sonnerie n'ait eu le temps de s'achever.

« Vous pouvez venir immédiatement. L'adresse figure sur la carte. Le code de l'entrée de l'immeuble est 5467B. Allez sur votre gauche à la sortie de l'ascenseur, mon nom, Louisana Ravintjzki, est affiché sur la troisième porte. Inutile de frapper, c'est ouvert, je vous attends. »

Et son interlocutrice raccroche, sans qu'il ait eu le temps de dire un mot. Il sourit pour lui-même, un peu ébranlé tout de même. Il n'a pas encore dîné. Qu'importe ! Rien de ce qu'il peut absorber ne parvient à combler le trou qu'il sent toujours dans son estomac. Il appelle un taxi et suit fidèlement les instructions qu'on lui a dictées.

La femme qui l'accueille est plus jeune que sa voix ne le laissait supposer, sans doute pas plus de trente ans. Son tailleur dernier cri et ses bijoux composés d'élégants cristaux déstabilisent un instant Giorgio. Il s'attendait à tomber sur une gitane au look hippy, plutôt que sur une *working-girl* sophistiquée.

Mais ses yeux transparents et son visage lumineux finissent par le mettre en confiance. Il lui explique rapidement l'objet de sa visite. Elle sort de la pièce un instant, sans un mot. Le regard de Giorgio s'attarde sur les trois anges de bronze exposés sur sa table en guise de décoration. Le parfum d'encens à la sauge lui remémore son voyage au Canada consacré à la rédaction d'un article sur les Amérindiens. Lorsque la jeune femme revient, elle porte un globe terrestre entre ses

main, à la façon dont elle tiendrait une boule de cristal. Georgio s'en amuse. Il s'imagine déjà, sirotant un verre de vin blanc en compagnie de sa douce au Bervely Hills, lui contant cette visite chez une bonimenteuse, afin de la retrouver. Le timbre aigu de Louisana le ramène brusquement à la réalité.

— Fermez les yeux.

Il s'exécute et l'entend lancer le globe en rotation.

— Approchez votre main et tendez l'index. Encore un peu. Posez-le.

Il obéit, les yeux toujours fermés, sans comprendre pourquoi il accepte de se prêter à ce qu'il considère toujours comme une comédie absurde.

— Ouvrez les yeux.

Son index est posé sur la côte nord-est de l'Australie.

— Kimberley, lui dit la femme.

— Pardon ?

— Kimberley, c'est le nom qui me vient. Je ne sais pas exactement ce que ça désigne. Faites une recherche là-dessus, ça vous aidera à la retrouver.

Georgio connaît parfaitement ce nom. Cela fait trois ans qu'il rédige des articles sur les Aborigènes, à la demande de son journal. Le Kimberley est un désert immense que ses autochtones sont les seuls à apprécier. Les quelques blancs qui s'y sont installés sont là pour exploiter des mines de zinc, de plomb et de diamants, ou pour y chercher du pétrole. Pour ce qu'il en sait, ça ressemble beaucoup à l'enfer, avec quelques touffes de savane et des baobabs noueux en guise de décors. Qu'est-ce qu'Athénaïs irait faire là-bas ?

— Elle est en sécurité. Quelqu'un veille sur elle. Votre chemin va être difficile. Il vous faudra du temps avant de parvenir à la rejoindre. Je ne peux pas vous en dire plus.

Il la regarde, stupéfait, puis se met à rire.

— Ça n'a aucun sens ! Vous voulez que je traverse la moitié du monde pour aller me jeter dans un désert quatre fois plus grand que l'État de New York... et tout ça parce que mon index s'est posé par hasard à cet endroit de votre planisphère ?

— Vous avez raison. Ça n'a aucun sens. Ne faites pas ça.

Il se lève, hésitant.

— Combien je vous dois ?

— À vous de décider.

Il est sur le point de partir sans rien lui donner. Puis il comprend

instinctivement que c'est *maintenant* que tout se décide.

C'est le carrefour, le lieu et l'instant qui feront de lui un robot résigné pour le restant de ses jours, ou qui lui permettront de se libérer de cet enfer douillet. Il sort son portefeuille et en extrait les deux billets de cent dollars qu'il contient. Il les tend à cette femme qui vient de transformer sa vie.

— Un seul suffira, dit-elle. Vous allez avoir besoin du reste.

— Merci.

Elle ne répond rien, le regard figé sur un ange de cristal que Georgio n'avait pas remarqué jusque-là.

Protège-moi de la folie du désert et des animaux sauvages, guide-moi vers ma douce au plus vite ! s'entendit-il implorer à l'ange.

Il se retourne et franchit la porte, le cœur battant. Le trou qu'il sent dans son ventre commence déjà à se refermer.

Le village

La chaleur écrase tout et apaise les âmes. Les Aborigènes ont adopté le rythme de la nature qui les entoure. La plupart des animaux s'éveillent au crépuscule. Serpents, crocodiles, iguanes... les nombreux prédateurs de ce continent sans limites se terrent en attendant la fraîcheur de la nuit.

Le vent caresse le visage d'Athénaïs et dessine des vagues dans ses cheveux. Cette vibration musicale l'apaise, tandis que l'odeur de sel lui donne le sentiment de se purifier.

Daramulum lui a présenté cette région comme un lieu de quête spirituelle. Dans cette chaleur étouffante, submergée par ses émotions, elle éprouve le désir de partager cette conviction et de se retrouver elle-même. Elle s'est trop longtemps laissé emporter par le stress de la ville, écraser par le tourbillon de la société occidentale, noyer dans une vie routinière qui tue la spontanéité et trouble les désirs : un petit-déjeuner trop rapide, un rapide baiser à son compagnon, une journée chargée de travail, un repas faussement partagé devant la télé, une galipette occasionnelle, quand la fatigue leur laissait un peu de répit... Elle n'a que vingt-cinq ans, mais son visage porte déjà les marques de l'épuisement et son corps est vide d'énergie.

Les heures ont filé sans qu'elle en ait conscience et le soir s'approche à pas feutrés. Une vie paisible anime désormais le village. Les femmes se sont installées en cercle, à même le sol dont elles semblent émerger, plutôt que d'y être posées. Elles dessinent des figures étranges sur des feuilles d'arbres séchées. Daramulum explique à Athénaïs qu'elles retranscrivent ainsi leurs voyages astraux. À quelques pas, les hommes ont également formé un cercle. Ils sculptent les fruits d'un baobab. Ces petites mappemondes tournent dans leurs mains et se transforment en livres illustrés racontant l'histoire de leur peuple et celle de leur terre. Le baobab a une grande valeur symbolique pour les aborigènes. La vie s'y exprime avec puissance ; elle puise l'eau des rivières pour le faire grandir et guide ses racines un peu plus loin chaque jour, pour ancrer l'arbre et le fondre dans le sol. L'être humain est également un arbre que la terre nourrit et dont le vent effleure la cime.

Les jeunes du village sont debout, actifs et désireux d'exprimer leur rage. Comme les femmes, ils usent des couleurs pour raconter leur quotidien, mais c'est à travers des tags qu'ils s'expriment, recouvrant chaque mur, chaque surface verticale de leurs cris silencieux. Cette

jeunesse qui semble prête à rugir contraste vivement avec le calme et la sagesse dont les vieux font preuve.

Athénaïs reporte son attention sur le cercle des femmes. Elle vient de reconnaître la signature d'une artiste de renommée mondiale. À son approche, la vieille arbore un large sourire qui éclaire son visage brûlé par le soleil. Sur une jupe déchirée aux teintes indiscernables, son tee-shirt jaune, frappé du drapeau aborigène, porte les nombreux témoignages involontaires des couleurs utilisées dans ses œuvres. Elle semble aussi démunie que ses semblables et Athénaïs se demande quel salaire elle perçoit de son art, elle qui expose dans les plus grandes galeries de Sydney, de Melbourne et de Los Angeles... *« Cette femme est une grande artiste. Elle devrait gagner des milliers de dollars australiens et américains... »*

— Les gérants de galeries d'art ne viennent jamais sur place pour nous rémunérer, lui explique Daramulum. Ils envoient des métis prendre commande. Ce n'est pas leur faute, ils ne savent pas, ils ne connaissent pas la vie en communauté. On troque souvent notre art..., le don est aussi une manière de transmettre aux Australiens notre espoir d'un échange sans haine ni jugement. Nous n'avons pas besoin d'argent. Notre Mère, la Terre nous donne tout ce dont nous voulons. Pourquoi aller acheter des produits modifiés alors que les poissons et le gibier sont à portée de main ?

La visite du village reprend. Athénaïs éprouve un trouble inexplicable lorsqu'ils s'approchent du centre pénitentiaire. Elle croit soudain reconnaître les lieux et avance à présent d'un pas rapide. L'adrénaline se faufile dans ses veines. Elle se met à courir vers la cour du tribunal puis, reprenant ses esprits, s'assied à l'ombre d'un arbre. La chaleur écrasante du désert semble lui jouer des tours.

De jeunes Aborigènes nettoient les lieux, condamnés à des peines d'intérêt général alors qu'ils sont encore mineurs. Au pied des murs immenses de cette prison, la plupart de ces enfants ne se doutent encore pas qu'ils font face à leur avenir.

Pour Athénaïs, la vision d'un cimetière empli d'une armée de morts-vivants se superpose à la réalité vibrante. Surgie de nulle part, une voix lui chuchote : *« Il n'y a pas de hasard, tu es revenue où je suis mort. »*

Athénaïs s'évanouit. Des hommes soulèvent son corps léger. Son âme s'est échappée pour se reconnecter à une vie antérieure. L'image d'une plume d'aigle tournoyant au-dessus du désert la fait revenir à elle. Une femme lui nettoie le visage avec des huiles vivifiantes. La poitrine douloureuse, Athénaïs se recroqueville en boule avant de s'assoupir plusieurs heures. Au réveil, la nuit est déjà tombée. L'air

frais l'apaise et elle se déploie doucement. La lune semble lui murmurer des mots d'amour tandis que le sol s'enfonce sous ses pas.

Trente-deux heures et des poussières

En revenant chez lui, Georgio s'est installé devant son ordinateur, une pile énorme de dossiers posés sur le bord du bureau. Il a lu et relu tout ce qu'il a pu trouver sur le Kimberley. Plus il avançait dans ses recherches et moins l'idée de partir lui semblait absurde. Il est convaincu qu'il parviendra à convaincre sa direction de l'intérêt d'un reportage sur place. La série d'articles qu'il rédige depuis trois ans au sujet des Aborigènes a sensibilisé le public du journal. Il est temps de changer son approche, de se rendre sur place.

Il se prépare un Thermos entier de café et commence à établir une liste de qui feront – il n'en doute pas – saliver son rédacteur en chef. Il se sait capable d'écrire des articles fascinants sur les us et coutumes de ce peuple si particulier, s'il a l'occasion de les approcher.

Il sait que les lois australiennes requièrent une autorisation pour pénétrer sur les terres aborigènes et que, pour chacun des articles rédigés sur place, il sera censé faire une demande d'autorisation de publication auprès du gouvernement. Un système de censure directe, à peine croyable ! Mais ce n'est pas ce qui l'effraie le plus : il panique à l'idée de perdre tous ses repères, de se trouver projeté dans un univers résolument étranger, peuplé de crocodiles et de serpents plus venimeux que le cobra. Cependant, sa peur de perdre définitivement Athénaïs est encore plus forte.

Lorsqu'il frappe à la porte du bureau de son supérieur, il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il se sent pourtant en pleine forme, le cœur vaillant et le regard qui brille. Il ne s'est pas senti aussi bien depuis... En vérité, il ne s'est jamais senti aussi bien, aussi confiant, aussi décidé à se lancer dans un projet d'envergure. Sa verve ne tarde pas à convaincre le rédacteur en chef, et le voilà qui sort de son bureau d'un pas conquérant. Le monde lui appartient !

Il va devoir se contenter de frais de mission ridicules, qui ne couvriront sans doute pas ce qu'il va dépenser sur place. La perspective d'abandonner leur maison, sa moto, le bateau dont il se sert deux fois l'an pour épater ses copains, plutôt que par plaisir... tout le ramène à la futilité de sa vie et de son besoin de « paraître ». Il n'a pas même le souvenir de la dernière fois où il a serré Athénaïs dans ses bras en lui chuchotant « je t'aime » au creux de l'oreille. S'il en avait le temps, il ferait volontiers place nette en revendant tout ce

qu'il possède à New-York... Qu'importe s'il doit repartir à zéro, qu'importe si toutes ses économies doivent y passer ! L'aventure n'a pas de prix.

Deux jours plus tard, il referme la porte du taxi qui l'a conduit jusqu'à l'aéroport et fait ses adieux à l'air vif de l'automne new-yorkais. Son excitation est à son comble lorsqu'il enregistre son bagage et dévore des yeux les billets qui vont l'amener à destination. Treize heures de décalage horaires, trente-deux heures de vol pour parcourir dix-sept mille kilomètres... il a du mal à s'imaginer ce que ça représente.

Il danse presque sur place en passant les formalités d'embarquement, puis il furète dans les boutiques de *duty-free* en attendant l'heure du décollage. Une cartouche de cigarettes et un recueil de sudokus viennent compléter le petit équipement qu'il a rassemblé depuis deux jours. Il s'installe sur un siège du terminal, décidé à compléter ses premières grilles en attendant l'annonce du départ, mais la fatigue de ses nuits blanches lui tombe dessus d'un seul coup. Ses yeux se ferment malgré lui, tandis que sa tête glisse irrésistiblement vers le rebord du siège voisin. Le parfum d'Athénaïs semble soudain avoir envahi l'aéroport, il revoit les mimiques adorables de son visage, le spectacle délicieux de ses longues jambes dénudées, et la douceur de son regard. Il revoit son sourire lorsqu'il venait par surprise déposer une rose à son magasin de prêt-à-porter.

Quand l'annonce du départ retentit enfin dans les haut-parleurs du terminal, il dort bien trop profondément pour l'entendre, et l'hôtesse chargée du contrôle des passagers doit venir le secouer pour le tirer de ses rêves enchantés.

Un premier avion le dépose à Los Angeles. Il embarque ensuite pour Melbourne. C'est le vol le plus long de son périple, quinze heures sans escale, et il en profite pour rattraper son retard de sommeil. À son réveil, il constate qu'il est assis entre deux anthropologues, partis, comme lui, pour étudier les Aborigènes, même si c'est dans un but bien différent du sien.

— Je vais m'installer à Broome pour quelques mois, lui déclare son voisin de droite. Je compte rendre visite aux diverses communautés de la région afin d'en apprendre un peu plus sur le drame des enfants suicidaires. Ça ne va pas être facile : la saison des pluies ne va pas tarder et je ne sais pas si les pistes resteront praticables en 4x4.

— Les enfants suicidaires ?

— C'est un phénomène qui date déjà de quelques années, mais qui prend de plus en plus d'ampleur. Les médias ne veulent pas... ne peuvent pas encore en parler, mais la situation est dramatique.

Georgio tend l'oreille en découvrant l'existence de ce sujet potentiel pour ses articles.

— Je suis moi-même journaliste et je pars enquêter sur place... Qu'est-ce qui amène ces enfants à se suicider ? demande-t-il.

— Il y a plusieurs thèses, évidemment. Certains prétendent que c'est le peuple aborigène tout entier qui renoncerait à la vie malheureuse à laquelle ces pauvres gens sont réduits. Une sorte de suicide collectif, vous voyez ? Un peu comme les suicides des baleines... mais c'est une idée ridicule ! Cela dit, je ne doute pas que beaucoup d'Australiens blancs seraient bienheureux que les choses se passent de cette façon. Ça réglerait leurs problèmes et leur sentiment de culpabilité.

— Et vous, comment expliquez-vous ces suicides ?

— Pertes de repères, parents démissionnaires, chocs culturels, mépris de la part des Occidentaux, formation scolaire inadaptée à leur mode de vie... les raisons de désespérer ne manquent pas pour ces pauvres gamins.

— J'ai la chance de travailler sur un thème un peu moins déprimant, déclare son voisin de gauche. J'étudie les rituels en lien avec la terre. Je pars sur les centres miniers où de nombreux Aborigènes travaillent comme employés. Il s'y passe des phénomènes surprenants que certains attribuent aux esprits sacrés. L'an dernier encore, un centre minier a fermé et le gars qui le dirigeait n'a pas voulu s'étendre sur les raisons de sa décision. Il paraît que des forces magiques déversaient de la terre et du charbon sur le chantier toutes les nuits, pour empêcher les gars de bosser au matin. Les moteurs de machines sautaient deux jours sur trois... et tout ça ne représente qu'une faible partie des phénomènes dont on m'a parlé.

— Tout ça n'a pas l'air très scientifique, dit Georgio, amusé.

— La vraie science est celle qui n'exclut aucune possibilité, répond l'homme dans un demi-sourire.

La tête de Georgio dodeline sans qu'il parvienne à la stabiliser. Malgré les nombreuses heures de sommeil qu'il vient de s'offrir, il constate que le whisky offert par la compagnie aérienne est un somnifère redoutable. Il se laisse glisser, et les images d'Athénaïs en profitent pour envahir une nouvelle fois ses rêves.

Quelques heures plus tard, son dernier vol le transporte à Darwin. Il se sent désormais en grande forme, et c'est tant mieux, car un trajet de mille neuf cents kilomètres en 4x4 le sépare encore du Kimberley. Il récupère le véhicule qu'il avait réservé depuis New York et s'engage vaillamment sur la route numéro un, la seule voie qui permette d'entrer et de sortir de la ville. Un désert brûlant l'accueille avec brutalité au bout de vingt kilomètres. L'air vient du sud, aujourd'hui.

Il est si chaud que Georgio à l'impression d'étouffer et il lui faut quelques minutes pour s'acclimater à ces conditions extrêmes.

Son véhicule atteint Katherine au bout de trois heures. Un petit pont marque l'entrée du village aux allures d'une ville de Far West, puis la route se divise en deux, et il lui faut choisir entre Perth et l'Uluru-Kata Tjuta National Park. Ce dernier nom lui fait envie. Pour suivre la direction qui y mène, il lui suffit de continuer son chemin, plutôt que d'obliquer sur sa droite. Il décide de se fier à son intuition et de poursuivre vers l'est. En vérité, Georgio n'a pas encore pris la mesure des distances phénoménales que les routes australiennes lui proposent de parcourir. Il lui faudrait rouler encore vingt-trois heures d'affilée et traverser la moitié de l'Australie, s'il voulait vraiment atteindre Uluru et Ayers Rock, son monolithe géant de couleur orange qui l'a si souvent interpellé lors des émissions télévisées consacrées à la région. Il se dit que ce rocher mythique sera peut-être capable d'éclairer son chemin...

Inconscient, mais pas totalement fou, il marque un rapide arrêt à la station-service du village, complète le réservoir du véhicule et s'achète un jerrican de vingt litres qu'il remplit de gas-oil en guise de réserve. Des boîtes de thon et de sardines, des friandises, un tube de crème solaire et vingt packs d'eau finissent de le rassurer avant d'aborder cette traversée dont il ignore la durée réelle. Sous l'effet de la chaleur, son dernier verre de whisky commence à ressortir par les pores de sa peau. Au moment de payer, il avise une mallette de survie coincée sur le haut d'un rayon.

— Ajoutez-moi ça à l'addition, dit-il crânement à l'immense Australien qui tient le comptoir.

— *Alright, Sir !*

La rencontre

Tête baissée, Tjukurpa se dirige vers l'école. Son cœur bat à toute allure. Ses jambes frêles ont du mal à le porter. Pris d'un excès de fatigue, il s'allonge soudain à terre. Le mouvement des nuages l'invite aussitôt à un voyage astral dans lequel il se laisse emporter. Il explore un monde qui ignore les barrières entre les hommes et leurs communautés. Un monde sans honte et sans haine, qui comprend et respecte les paroles des vieux.

Un aigle apparaît dans son champ de vision. Il s'agit d'un signe : quelque chose de nouveau va traverser son existence. Revenu à lui-même, il reprend péniblement son chemin vers l'école. Il contourne l'église, espérant encore arriver à l'heure. Son regard distingue alors une femme blanche qui discute avec le prêtre. Par bonheur, ce dernier n'a pas entendu ses pas, il échappera peut-être à son sermon !

Il devrait reprendre sa route sans tarder, mais il se laisse captiver par la présence de cette étrangère aux cheveux dorés. Qui est-elle ? Pourquoi est-elle venue s'aventurer parmi eux ? Fait-elle partie de ces Blancs chargés d'« éduquer » les enfants aborigènes ?

Tjukurpa se faufile derrière le grand baobab du village afin de l'épier discrètement. Il est fasciné par sa chevelure ondulée qui lance des reflets flamboyants. Une chaleur douce envahit sa main et son cœur, lorsqu'il s' imagine en train de l'effleurer.

Athénaïs ressent sa présence. Elle ne tarde pas à distinguer sa silhouette qui s'agite sans beaucoup de précautions derrière le seul arbre du paysage. Qui est-il ? Que fait-il, isolé sur cette place ? Le petit homme lui adresse un sourire timide qui illumine son visage et fait pétiller ses yeux. Elle lui retourne son sourire, émerveillée par les ondes si positives qui circulent à présent entre eux.

Le prêtre a contemplé quelques instants leur échange silencieux puis, comprenant qu'il y avait là une magie qui échappait à son magistère, il s'est discrètement retiré dans son église. Le soleil reste seul témoin des émotions puissantes qui traversent alors ces deux êtres si différents.

L'enfant est désormais apaisé. Il lance à Athénaïs un regard plein de complicité, puis reprend sa route vers une destination qu'elle ignore. Elle retourne à ses propres occupations, désireuse de comprendre pourquoi la prison de ce village est quarante fois plus grande que son supermarché. Elle souhaite également poursuivre sa rencontre avec

tous ceux qui vivent là, et repérer des lieux calmes où elle pourra se retirer sans risquer d'y croiser un crocodile.

Ses pensées reviennent pourtant sans cesse à l'enfant. Son cœur est ému par le souvenir de cette âme lumineuse... Peut-être le retrouvera-t-elle un soir, parmi les membres de la communauté ? Elle n'a pas encore eu le temps de se familiariser avec l'ensemble du groupe.

Le soir même, assise près du feu, tandis qu'elle discute avec des femmes, elle se réjouit de croiser son regard malicieux qui l'observe.

Un kangourou sous la lune

Georgio ne sait plus depuis combien de temps le paysage défile sous ses yeux. Il devrait sans doute le trouver monotone, mais il s'émerveille au contraire de constater les nuances infinies de la terre et du ciel qui évoluent dans les reflets du soleil. Cet horizon sans limites l'apaise. Il se sent progressivement basculer vers une sorte d'état hypnotique, hésite à marquer une pause, puis se dit qu'une sortie de route n'aurait pas de conséquences bien fâcheuses : la piste est une simple encoche dans un tapis de poussière. Elle bifurque parfois et il continue à se laisser porter par son instinct. Une fois à droite, une fois à gauche, quel que soit son choix, la voie se poursuit à perte de vue.

Il repense à une communauté au sujet de laquelle il a écrit plusieurs articles mémorables qui lui ont valu les faveurs du public et les félicitations de son rédacteur en chef. Ces Aborigènes qu'il a décrits avec tant de passion ne sont désormais qu'à quelques kilomètres. Il a du mal à croire qu'il va pouvoir les rencontrer en chair et en os, et s'amuse de songer qu'ils n'ont aucune raison de connaître son existence ni l'étude qu'il a menée à leur sujet. À vrai dire, ses écrits sont certainement bien loin de la réalité du terrain. Quelques lectures de livres et de compte-rendus lui suffisent le plus souvent pour rédiger une série d'articles.

La lumière décline irrésistiblement et la lune s'est déjà levée, ventruée et étrangement bleutée dans ce monde aux dominantes orangées. Perdu dans ses pensées, Georgio croit soudain avoir distingué un enfant marchant à quelques mètres de la route. Est-ce le décalage horaire qui lui joue des tours ? La silhouette d'un deuxième enfant vient briser la ligne de l'horizon. Cette fois, il arrête son véhicule, descend la vitre et interpelle les gamins. Ils sautent aussitôt dans le 4x4 et le regardent en souriant, sans dire un mot. Il est vrai qu'il n'est pas difficile de deviner où ils veulent se rendre : droit devant ! Il reprend la route, jetant de brefs coups d'œil curieux vers ses nouveaux passagers.

Pris d'une inspiration, il ouvre sa boîte à gants pour en extraire l'un des paquets de bonbons achetés à la station-service. Au moment où il se baisse pour faire son choix, un choc énorme secoue l'avant du 4x4 et l'immobilise. Loin de s'affoler, les enfants baragouinent des propos incompréhensibles en riant. Georgio sort du véhicule et constate qu'un kangourou de taille respectable est allongé devant le *bull bar* de son

pare-chocs. L'impact semble l'avoir tué sur le coup. Ne sachant quoi faire, il se rassied à son volant pour réfléchir. Le 4x4 subit alors de nouvelles secousses inexplicables, et il constate qu'une large coulée de sang imbibé désormais la poussière du pare-brise. Profitant de son bref moment de doute, les enfants ont harnaché l'animal sur le toit du 4x4 avec de longues tiges végétales récupérées sur les bas-côtés de la route.

Le reste du voyage se fait dans le calme. Un petit village finit par se dessiner dans les dernières lueurs du couchant. Des vieux et des femmes les attendent en silence, en rang d'oignons, comme s'ils avaient été prévenus de leur arrivée. Georgio descend de son véhicule, plein d'hésitations. Il ne sait pas comment il doit se présenter à eux. Les anciens l'accueillent d'un simple regard appuyé, profond et amical, avant de se détourner, l'affaire entendue. De toute évidence, cet échange silencieux a tenu lieu de poignée de main et de discours d'accueil. Il n'aurait pas imaginé que les choses pouvaient être aussi simples.

Alors qu'il s'avance vers le foyer dressé à quelques pas, il entend des hurlements provenant des environs. Expriment-ils la joie ou un drame domestique quelconque ? Il ne parvient pas à trancher la question, mais ses hôtes ne semblent pas s'en émouvoir et il finit par se résoudre à calquer son attitude sur la leur.

On lui désigne un endroit à l'écart, où il comprend qu'il pourra passer la nuit, puis il est convié à partager leur repas à la belle étoile. On l'a guidé par des gestes économes, sans lui avoir jamais adressé le moindre mot.

Le kangourou est promptement vidé. Les abats sont lancés aux chiens qui se les disputent en grognant, tandis que la bête est jetée dans le feu sans autres précautions. Sa viande, cuite à même la braise, est un régal dont Georgio se dit qu'il se souviendra longtemps. Il constate qu'on l'a placé au milieu du groupe des femmes. Il est l'invité attendu. Pendant qu'il se fait cocooner, les hommes élaborent tranquillement leur rituel de bienvenue.

Alors qu'il savoure chaque bouchée, il essaie à plusieurs reprises d'entamer une discussion avec les vieilles femmes qui l'entourent. Mais chacune de ses tentatives se solde par le même résultat : une assiette supplémentaire de feuilles et de kangourou. À la quatrième assiette, il décide sagement de se taire, de peur de manquer de respect à la communauté.

Les uns et les autres vaquent à des occupations dont il comprend mal la nature. Les enfants jouent avec la terre rouge qui borde le foyer, qu'ils malaxent dans la graisse fondue du kangourou afin d'en

faire une pâte dont ils se peignent le corps en riant.

Épuisé par cette incroyable journée, Georgio finit par rejoindre l'endroit qu'on lui a désigné pour la nuit. Un matelas de couleur indiscernable est posé dans la poussière, sous le toit du ciel. Les yeux rivés au sol, Georgio découvre des motifs inquiétants qui pourraient bien être des traces de serpents. Il s'assied malgré tout sur sa couche et, sa Ventoline en main, respire calmement afin de s'apaiser. Le silence tombe sur les environs et il se laisse finalement basculer sur son matelas douteux. Le ciel expose plus d'étoiles qu'il n'a eu l'occasion d'en admirer depuis sa naissance. L'air frais balaye doucement les inquiétudes et les doutes innombrables qui l'agitent depuis sa décision de partir à la recherche d'Athénaïs.

Sa fatigue finit par emporter la bataille qui se livre en lui. *Vaincu par KO*, se murmure-t-il à lui-même, tandis que des rêves de danses et de chants aborigènes se forment déjà sur le fond ocre de ses pensées.

L'appel de la pluie

Les journées passent et la saison des cyclones s'installe. Les pluies inventent des trous d'eau ici et là, lieux de jeux enfantins, propices aux rencontres. Les regards et les rires qu'ils partagent suffisent à rapprocher Athénaïs et Tjukurpa. Leurs âmes vibrent en harmonie. Leurs vécus se ressemblent, leurs points communs transcendent leur différence de couleur et de langage. Lorsqu'ils sont ensemble, rien d'autre n'existe. Ils se découvrent sans a priori, sans tabous, guidés par le seul désir de se comprendre, de se deviner et de se dévoiler l'un à l'autre. Athénaïs souhaite protéger ce petit garçon comme on souhaite raviver l'éclat d'une fleur étiolée. Elle se donne pour mission de recréer la beauté qui a disparu de sa vie.

Les jours succèdent aux jours, puis les semaines aux semaines. Athénaïs et Tjukurpa se sont découvert un langage visuel et sensoriel qui donne lieu à des échanges d'une intensité sans égal. Leur amour acquiert une pureté et une force si rare, qu'elle touche les vieux Aborigènes, eux qui ne croyaient plus en la spiritualité des étrangers. Athénaïs se sent désormais en communion avec le clan. Elle entend le langage de la terre, celui de l'eau, comme celui du feu et du vent. Elle renoue des liens avec ses vies antérieures qu'elle explore dans ses rêves ou à travers des voyages astraux désormais quotidiens.

Peu lui importe le temps qu'elle va passer dans ce désert. Elle se coule dans le rythme paisible de ces jours dont le soleil reste maître. Les cérémonies et les rituels sont autant de litanies qui l'apaisent, qui la guérissent. Tous les arts y sont associés : la danse, le chant, la maîtrise du souffle qui fait vibrer les didgeridoos, le dessin qui raconte ou invente des aventures sans fin.

Parmi les rites qui sont célébrés, c'est celui de l'appel de la pluie qu'elle préfère. La cérémonie d'aujourd'hui est couronnée de succès : un arc-en-ciel recouvre l'horizon qu'il irise d'un éclat doré. Le miracle arrive, poussé par les alizées. Dans les croyances du clan, la pluie est formée des pleurs des ancêtres. Elle purifie le corps et l'esprit des vivants. Les premières gouttes criblent bientôt le sol qu'elles nuancent de taches sombres. Athénaïs assiste à cette magie avec émerveillement. Les enfants creusent des trous, s'enlisent dans la terre rouge, puis se laissent laver par les torrents venus du ciel. La jeune femme s'agenouille sur le sol détrempé et se prête elle-même au rituel. D'innombrables douleurs, des peurs, de la colère et des émotions enfouies au plus profond d'elle-même s'échappent alors de son corps

et de son âme. La nature la soulage de ces poids qui l'encombraient depuis tant d'années.

Les journées sont rythmées par les repas, moments de partages et de plaisirs, où l'on savoure du crabe, de l'émeu, du poisson, de la tortue ou du kangourou. Les hommes sont assis d'un côté, les femmes et enfants de l'autre. Les mains se frôlent dans les plats, tandis que les papilles se réjouissent de la douceur des goûts. Les feuilles d'herbes gluantes collent aux doigts, le parfum sucré de la viande entraîne les esprits engourdis dans des rêves paisibles et sensuels.

La nature nourrit les communautés avec générosité. Le menu de chaque repas est surprenant et varie chaque jour. La récolte des graines, des herbes et des racines, ainsi que la pêche à la ligne, sont réservées aux femmes qui se font assister des enfants en âge de les accompagner. Les hommes pêchent et chassent à la sagaie. Chacun apporte le produit de ses efforts sur une natte de pandanus. Le repas n'est jamais trop abondant et rien n'est gaspillé. Les chiens errants attendent patiemment les restes qui leur reviennent. Les meilleures pièces sont servies aux femmes et aux enfants selon leurs statuts et leurs âges. Chaque poignée est malaxée avec les mains, afin d'être rendue plus digeste, et parfois trempée dans une sauce qui affine sa saveur. Les Aborigènes observent ces rites et célèbrent la nature depuis leur plus jeune âge : en prenant soin d'elle et en lui donnant leur amour, ils la nourrissent ; en retour, elle leur offre ses animaux et ses végétaux.

Aujourd'hui, grâce à son statut d'invitée, Athénaïs a été conviée à la pêche avec les hommes. Elle a marché à leurs côtés afin d'encercler les crabes et les poissons que deux d'entre eux se chargeaient de harponner. Comme d'habitude, le repas se déroule en silence. Les femmes servent les enfants en premier puis prennent leur part. Les hommes attendent patiemment leur tour en décortiquant d'énormes crabes. Il est difficile de connaître les liens de parenté exacts entre les membres du clan. On les devine, on les ressent. Des gestes d'amour sont visibles au quotidien. Un adulte a parfois la charge de plusieurs enfants sans en être le parent direct.

Pourtant, tout n'est pas idyllique dans le tableau que contemple Athénaïs. La rupture des jeunes avec les anciens est cruellement évidente. L'alcool, les drogues, la dépression liée à la perte d'identité, effritent les liens ancestraux qui donnaient autrefois sa force au clan. Un peu à l'écart, Athénaïs distingue un groupe d'hommes allongés sous une toile de tente. Ils font face à la mer, mais leurs regards sont vides. Des murmures et des prières effleurent soudain l'esprit de la jeune femme. L'un demande la guérison d'un ami suicidaire, l'autre, la survie d'un enfant, né sans âme... Elle sait pourtant qu'aucune parole

n'a été émise. Il s'agit d'un échange direct entre les esprits, parfois accompagné de regards appuyés, comme si les Aborigènes testaient Athénaïs sur ses capacités d'écoute. Magnétisme, télépathie, spiritualité... Au sein de la communauté, elle s'initie à des concepts qu'elle croyait mythiques. Elle prend conscience de la force qui irrigue cette terre australe, cette terre qui nourrit, qui purifie et qui guérit.

Elle voudrait vivre ici pour toujours. Mais le pressentiment d'une séparation douloureuse inquiète inexplicablement son cœur. Elle tente de le chasser lorsqu'il surgit, mais il s'obstine, et gagne des forces chaque jour.

L'amour de Tjukurpa la reconnecte à sa propre enfance et aux souffrances profondes qui y sont gravées. Les rituels chamaniques auxquels elle assiste lui permettent heureusement de soigner ses blessures ouvertes depuis trop longtemps.

Découvertes

Georgio comprend que son destin est en train de lui échapper. Alors qu'il avait l'habitude de contrôler chaque détail de sa vie, le voilà qui se laisse porter par les événements improbables de son quotidien. Il erre de communauté en communauté, tente de percer les mystères de ce peuple auquel il est tellement étranger, et doute souvent d'y parvenir.

Lorsqu'il veut se fier à son instinct, les choses ne tournent pas toujours comme elles le devraient. Il ne choisit pas les bonnes routes, ne réagit pas comme les Aborigènes semblent s'y attendre, n'arrive pas à s'accorder avec cette nature dont l'âme profonde continue pourtant de lui murmurer quelque chose d'indistinct. Il ne veut pas renoncer. Il se dit que le temps saura lui apporter la solution. Il se dit que ce monde est une musique dont il parviendra tôt ou tard à distinguer les notes.

Au cours de ses semaines de bivouacs hasardeux, il a réalisé que sa chance était parfois capricieuse. Parvenu à Alice Spring, il constate que ses pérégrinations l'ont mené à l'extrême sud du Kimberley. Il lui faut maintenant remonter vers le nord-ouest, sur la route numéro cinq, en direction de Broome, et il décide prudemment de s'acheter un GPS pour rationaliser son parcours.

Le temps est peu propice au voyage. La pluie est parfois si violente qu'il devient impossible de distinguer la piste au-delà de quelques mètres. Et quand le soleil refait surface, c'est pour transformer l'univers qui l'entoure en un gigantesque sauna. Après les premières heures du jour, les plaines boueuses deviennent si brûlantes qu'elles fument et forment des nuages de vapeur plus denses qu'un brouillard londonien. Seule la deuxième partie de l'après-midi lui permet d'avancer à une allure à peu près correcte.

Il a souvent le sentiment de traverser l'enfer, alors que, de toute évidence, les Aborigènes se réjouissent de cette période de mousson qu'ils célèbrent par de fréquentes cérémonies auxquelles il n'est pas parvenu à se faire véritablement inviter.

Il tente d'approfondir sa relation avec eux, de s'initier à leur langue, mais il n'a pas tardé à constater que leurs dialectes sont innombrables et que leurs coutumes elles-mêmes varient d'une communauté à l'autre. Il pensait que le didgeridoo était un instrument utilisé sur l'ensemble du continent, alors que seuls quelques clans du nord lui attribuent réellement un rôle sacré. Il réalise avec honte que la plupart

des articles qu'il a rédigés depuis New York étaient bourrés d'approximations et d'a priori pour le moins discutables.

La réalité qu'il découvre est infiniment plus complexe que celle qu'il imaginait. Plus belle, de bien des façons, elle offre aussi des aspects sordides qui le bouleversent. La rencontre entre la culture occidentale et celle des autochtones est brutale. Elle provoque des décalages qui seraient burlesques s'ils n'étaient pas synonymes de drames humains. Au sein des maisons dans lesquelles l'administration a tenu à parquer certaines familles – condition imposée pour que leurs enfants ne leur soient pas arrachés et isolés en foyers –, les moquettes portent les traces du sang des kangourous et des feux allumés à même le sol.

Les Australiens blancs chargés d'administrer les communautés semblent aussi incapables d'en saisir les problématiques que la plupart des chefs claniques. Les objets issus du monde occidental sont souvent entassés ici et là, en attendant que l'on découvre leurs usages. À quoi peuvent servir des claquettes qui rompent le contact entre la peau des pieds et la terre qu'ils foulent ? Des produits d'entretien mélangés aux produits de beauté, tout est livré par camions au milieu du désert, et peu importe l'utilisation qui en sera faite, pourvu que le « geste » ainsi réalisé parvienne à soulager les mauvaises consciences des Blancs.

La notion de possession est étrangère au monde aborigène. Les objets de provenance occidentale circulent donc d'une main à l'autre, sans qu'aucun de leurs propriétaires provisoires ne parvienne à lui accorder la moindre valeur. On prend et on délaisse, on donne aux cousins ou l'on met au rebut. Les autorités financent des permis de conduire dont les Aborigènes ont bien du mal à saisir l'utilité, alors qu'aucun feu de circulation ni aucun panneau n'a jamais orné les pistes de leur désert. Et quand les véhicules font l'objet des échanges qui structurent les relations entre les communautés, comment s'assurer que son nouveau propriétaire aura reçu la formation imposée par la loi ?

Les accidents domestiques provoqués par ce choc culturel ne sont pas rares. Georgio passe une partie de son temps à expliquer à ses hôtes comment utiliser une bouteille de gaz ou une carte de crédit. Il se désole de constater qu'un nombre considérable de jeunes finissent en maison de redressement ou dans les prisons juvéniles. Le décalage culturel exprimé par le comportement des Aborigènes est toujours interprété par les Blancs comme des signes de bassesse et d'infériorité. Une méprise qui se transforme invariablement en mépris.

Du sel et du sable

Cet après-midi, Athénaïs a proposé à Tjukurpa de l'emmener dans une partie profonde de la baie. La plupart des Aborigènes ne savent pas nager et le petit homme refuse d'abord obstinément de se livrer à ce jeu qu'il trouve contre nature. Le gouvernement finance volontiers des centres sportifs dans les communautés aborigènes, sans prendre conscience que les piscines représentent une dangereuse absurdité pour ce peuple du désert. Athénaïs insiste pourtant et parvient à persuader le garçon de la suivre dans la mer. La peur au ventre, il s'accroche à son dos, tandis que l'eau caresse ses épaules, puis sa nuque, jusqu'à sa bouche. Il se plaque contre elle avec tant de force qu'elle perçoit ses battements de cœur affolés dans son propre corps. Elle veut l'aider à vaincre ses peurs, à garder la tête hors de l'eau, quoi qu'il arrive. Tjukurpa se laisse d'abord submerger. Il lui adresse l'image d'un groupe d'enfants qui se noient en plein désert. Mais est-ce de l'eau ou de l'alcool qui les engloutit ? Elle lui parle, le rassure, et il reprend courage. À force d'aide, il finit par comprendre qu'il ne faut pas combattre l'eau, mais s'appuyer sur elle ; ne pas se laisser couler, mais mesurer ses efforts afin de conserver ses forces. De tout son cœur, elle espère qu'il agira ainsi avec ses peurs, comme elle tente de le faire elle-même.

L'enfant halète, toujours inquiet d'être dans l'eau, mais déjà heureux de sa première victoire, et Athénaïs éprouve un bonheur intense. *Ici et maintenant*, c'est ainsi qu'il vit, c'est l'enseignement qu'il lui offre en retour de ce qu'il vient d'apprendre. Le voilà qui se décroche d'elle et s'immerge volontairement, ne la tenant plus que par la main. Athénaïs plonge à son tour et se laisse doucement flotter à ses côtés. L'eau salée le porte jusqu'à la plage.

Les vagues déferlent sur eux. Elles les lavent et les apaisent. À présent, Tjukurpa habille le corps d'Athénaïs avec la terre sableuse de la berge. La terre est l'élément qui lui redonne son équilibre. Elle le transporte parmi les dieux, le reconnecte à ses ancêtres. Aujourd'hui, il a compris que la mer est l'élément d'Athénaïs.

Leur relation s'est toujours passée de mots. Quelques jours plus tard, alors qu'ils se sont isolés dans le désert qui encercle le village, Athénaïs se décide pourtant à exprimer ce qu'elle ressent : « Je serai toujours là pour toi », lui dit-elle simplement.

Tjukurpa était en train de tracer des symboles sur la terre ocrée. Il s'interrompt, perplexe. Les dunes de sable auxquelles il fait face

symbolisent la fin d'une période de doute. Le soleil s'est levé depuis peu, annonçant une journée chaude et humide. Il a peut-être rêvé. A-t-il réellement entendu cette phrase ? Son regard interrogateur se tourne vers la jeune femme. Ses yeux aperçoivent un creek bleu turquoise où séjourne un groupe de crocodiles.

Le visage d'Athénaïs est calme, apaisé. Elle est assise en tailleur, comme l'un de ses Hindous vu au cinéma en plein air, l'an passé. Il la contemple pendant de longues minutes. Elle lui caresse le visage, puis murmure : « Je t'aime, petit homme » à son oreille. Tjukurpa se surprend à sourire, son esprit semble dériver quelques instants, puis il s'enhardit et veut l'interroger : « Pourquoi ? »

Athénaïs a vu la bouche de l'enfant amorcer un mouvement, mais aucun murmure ne s'en est échappé. Le mot n'a pas osé franchir ses lèvres. Leurs regards se croisent. Celui de Tjukurpa exprime autant d'amour que de crainte. Il repose sa question avec calme : « Pourquoi Athénaïs ? » en s'appuyant sur la pointe des pieds pour élever sa parole.

Cette fois, elle entend sa question.

Elle entend également sa peur. Ses espoirs ont été trop souvent bafoués. Ceux qui ont prétendu l'aimer l'ont toujours maltraité avant de l'abandonner. Il ne croit plus en l'amour.

Elle caresse à nouveau son visage et plonge son regard dans ses yeux foncés. Comment lui répondre ? L'amour n'a pas de raison d'être, il ne peut s'expliquer. Il se partage et se savoure, voilà tout. Elle se sent elle-même trop fragile pour vaincre les formidables défenses que le petit homme a érigées autour de son cœur. Elle se lève lentement et s'éloigne sans un mot.

Quelques pas plus loin, elle ne peut toutefois s'empêcher de se retourner et découvre alors un sourire perplexe sur le visage de l'enfant. Elle fond en larmes, la peur de le perdre lui écrase à présent la poitrine. Tjukurpa se met à courir, la rattrape, lui saute au cou et s'amuse à la chatouiller. Il joue avec ses longs cheveux, se cale contre sa poitrine, tel un nouveau-né, sa main glissant dans les boucles dorées. En se hissant au niveau de son visage, il vient coller sa tête contre celle d'Athénaïs, fixe la jeune femme de ses grands yeux noirs et caresse ses joues inondées. « Je veux vivre avec toi », murmure-t-il. Elle ferme les yeux, envahie de bonheur. Elle rêve depuis des mois de le prendre sous son aile et de lui offrir tout son amour, mais elle ne l'imaginait pas capable de lui faire cette demande. D'un hochement de tête, elle confirme son acceptation à Tjukurpa. Ils se rassoient sur le sable et se contemplent en silence pendant que des heures magiques s'écoulent avec insouciance.

Décalages

Un an a passé. Peu à peu, Georgio a eu le sentiment de se dissoudre dans la tâche qu'il avait entreprise. Il continue de sillonner le désert et d'enquêter, de rencontrer de nouvelles communautés. Par moments, il ne sait plus exactement pourquoi il fait ça. Il se met à considérer sa situation comme un état normal, éternel.

Mais depuis peu, il poursuit son périple avec la certitude irrationnelle qu'il se rapproche enfin d'Athénaïs. Il ne peut expliquer sur quoi se fonde ce sentiment et se demande parfois s'il n'est pas en train de céder au mysticisme qui semble imprégner chaque geste et chaque pensée des Aborigènes.

Il est devenu le correspondant de plusieurs journaux européens. Les reporters qui acceptent de séjourner longuement dans cette région aride sont trop rares, et sa situation particulière rend ses articles intéressants pour de nombreuses publications.

Il s'oblige à rédiger au moins un article par semaine. C'est largement suffisant pour financer la location du véhicule et le renouvellement de ses provisions. Celui qu'il est en train d'écrire reflète le désarroi qu'il éprouve :

*Je suis accueilli depuis trois jours par la communauté de Balgo, au cœur du désert de Tanami. Les peintures des artistes locaux sont mondialement connues et admirées pour leur poésie et la beauté de leurs couleurs vibrantes. Mais le tableau que m'offre le quotidien de ce peuple est loin d'être aussi radieux que je l'avais espéré. Depuis que l'ancienne mine d'or de Halls Creek est convoitée pour ses terres rares *, une nouvelle invasion de mineurs est attendue d'un mois à l'autre.*

Les vieux de la communauté ont compris le danger et cherchent vainement un refuge qui les protégerait. Les regards des femmes et des enfants sont emplis de peur. Les sourires se font rares, les têtes sont baissées et les regards fuyants.

*Le passé de ce peuple dont plusieurs générations ont souffert de la politique des enfants volés ** est inscrit dans la terre rouge. Les excuses officiellement présentées à ce sujet par l'État australien en 2008 n'ont pas suffi à faire oublier les souffrances passées, les viols, les meurtres et la politique d'extermination dont les autochtones ont fait l'objet. Elles semblent surtout bien insuffisantes pour compenser le mépris quotidien, les paroles insultantes et les gestes injurieux*

auxquels sont exposés les Aborigènes qui se risquent à sortir de leur communauté.

Ceux qui se sont exilés dans la ville de Halls Creek connaissent une déchéance insupportable qui ne semble émouvoir personne. Dans cette ville, plus d'un tiers des femmes aborigènes enceintes exposent leurs bébés à des taux d'alcoolémie dangereux. Le taux de délinquance des jeunes Aborigènes est l'un des plus importants d'Australie, et les prisons doivent sans cesse voir leurs capacités augmentées afin de pouvoir suivre le rythme des condamnations des autochtones. Malgré les déclarations officielles, la volonté de faire disparaître ce peuple est toujours vivace. Le génocide n'a fait que changer de forme. Leur culture est bafouée, leurs croyances ancestrales sont méprisées, leurs racines sont arrachées une à une dans l'espoir que ces hommes perdront jusqu'à leur couleur et abandonneront leur terre que l'on convoite pour ses richesses.

Parmi les armes utilisées, l'alcool est celle qui cause le plus de ravage. Sa vente est officiellement interdite dans les communautés du Nord. Je constate pourtant son incroyable abondance parmi ces gens qui m'ont accueilli. Il y a là une hypocrisie...

Georgio délaisse un instant son clavier et lève les yeux vers un enfant qui le fixe avec insistance depuis de longues minutes. Il est frappé par la beauté du petit visage qu'éclaire un sourire d'une immense douceur. Il constate que ses mots ont bien du mal à retranscrire la complexité du peuple dont il découvre si lentement les mystères.

Le coquillage

Tôt le matin, un groupe d'Anciens se présente devant le lieu de vie d'Athénaïs. Les femmes ont pris position en arrière, les hommes forment un cercle d'accueil autour d'Athénaïs, lorsqu'elle franchit le seuil de sa porte.

Daramulum, chef du clan, a le corps couvert de peintures rouges et blanches qui contrastent avec la teinte foncée de sa peau. Son visage, empreint de sérieux, ne laisse pas transparaître son émotion. La jeune femme se sent prête pour la cérémonie qui se prépare et qui entérinera symboliquement sa position de « femme pilier » dans la lignée de Tjukurpa.

C'est à la suite d'une longue observation du comportement d'Athénaïs et en concertation avec les femmes de la communauté que Daramulum a décidé d'organiser ce rituel. Athénaïs a accepté un enfant, une âme mise sur son chemin et dont le seul lien de parenté avec elle remonte à une vie antérieure dont elle n'est pas encore consciente. Elle a gagné leur confiance.

Le vieil homme est venu lui remettre une lourde parure ornée d'un coquillage. D'un geste de la main, il encercle virtuellement son invitée en signe de protection, afin de lui signifier qu'elle est acceptée au sein du clan. Les chants et les dessins tracés sur les peaux et sur le sol annoncent l'adoption de Tjukurpa par Athénaïs. Daramulum profère des paroles sibyllines en levant la parure vers le ciel, puis il la tend à la future mère. Il lui fait comprendre que ce bijou devra tour à tour orner ses chevilles, ses poignets, son ventre et son cou. Elle devra le porter pour un temps indéfini. C'est la Nature qui lui fera connaître le moment propice pour en changer l'emplacement.

Le coquillage comporte deux faces de natures distinctes : l'une, douce et bombée, symbolise le calme et la volupté de la femme ; l'autre, coupante et fragile, évoque l'instinct de protection dont une mère doit faire preuve, afin de lutter contre les esprits rôdeurs qui pourraient mettre son enfant en péril.

À la demande des anciens, un aigle la protégera tout au long de son épreuve. La jeune Grecque reconnaît l'animal qui tourne au-dessus d'elle depuis son arrivée.

Athénaïs doit commencer par porter la parure au niveau de la cheville droite. Elle rendra ses marches douloureuses, engendrant des coupures qui se creuseront à chacun de ses mouvements. Elle doit

ainsi comprendre que la patience lui sera nécessaire pour vaincre les difficultés qui s'annoncent à elle.

À d'autres moments, elle accrochera la parure au poignet de sa main droite. La face coupante du coquillage entaillera ses veines et la sueur échauffera ses plaies.

Mais elle accepte sereinement les douleurs qu'implique son initiation.

Des mois s'écoulent sans qu'Athénaïs et Tjukurpa ne puissent se revoir. Cette séparation physique leur permet de ressentir la puissance du lien qui les unit et de revisiter les émotions qui ont baigné leur rencontre.

Puis vient le jour où ce long rituel arrive à son terme. Les vieux l'ont fait savoir à Tjukurpa à l'occasion d'un rassemblement d'hommes.

La demande télépathique de l'enfant a fonctionné : il aperçoit la jeune femme devant la dune de sable où il lui a fixé rendez-vous. Sans un mot, il la guide dans une baie désertée, puis l'installe sur un amas de terre rouge qui fait face à la mer. Elle s'y assied en tailleur. La main habile de Tjukurpa trace à présent des figures sur le sol. Athénaïs se retrouve bientôt cernée de dessins symbolisant la terre, la famille, l'amour et la vie. Le petit homme s'est volontairement placé en dehors de cette immense fresque. Il s'assied face à elle pour mieux admirer celle qu'il a choisie comme pilier de sa vie future. Le silence règne, seul l'aigle tournoie au-dessus de leurs têtes et observe la scène depuis les cieux. La demande de protection de Daramulum a fonctionné. Athénaïs n'en est pas surprise, ce peuple a su préserver les liens magiques qui l'unissent à la nature.

Tjukurpa entame une danse. Ses pieds secouent le sable fin qui recouvre la terre de ses ancêtres. Son corps agile se courbe en avant, en arrière, sur la droite et la gauche. Ses mouvements sont si rapides qu'Athénaïs peine à le suivre du regard. Elle se sent lentement basculer vers un état d'hypnose, mais les vibrations émises par les pas saccadés de l'enfant maintiennent son esprit en éveil.

Le vent se lève soudain, et seules des bribes de chant parviennent désormais à percer le vacarme de son souffle. La sueur de Tjukurpa se mêle à la terre rouge. Il se jette à terre, exténué, avant d'initier une nouvelle étape de la cérémonie. Il confectionne une mixture de terre et d'eau salée qui, à force d'être malaxée, prend la forme d'une pâte sombre et visqueuse. À peine ce travail entamé, le vent s'apaise aussi vite qu'il s'était emporté, et le monde semble se figer autour des deux êtres. Seul le bruit des vagues qui s'écrasent inlassablement contre la terre anime le silence.

Tjukurpa s'est accroupi face à Athénaïs. Usant de la pâte que ses

mains malaxent toujours avec tendresse, il commence à peindre le corps de la jeune femme. Leurs regards se croisent. Celui d'Athénaïs reflète sa confiance et sa fierté de mère. Au plus profond d'elle, elle ressent l'union vibratoire de la terre et du ciel. Des vagues d'énergies caressent son visage. Elle ne quitte pas son fils des yeux. Ses larmes forment des perles dont les trajectoires croisent et brouillent les traits de glaise que Tjukurpa applique sur son visage.

Elle se sent bientôt emplie d'une force immense. Son visage s'apaise, témoignant de cette transformation. Les doigts de l'enfant continuent délicatement de tracer des figures sur ses bras et ses jambes. Tjukurpa examine gravement son travail puis il s'approche encore d'elle, saisit sa cheville et la libère du coquillage en murmurant des chants de guérison. Après avoir mélangé de la terre au sang séché de la blessure, il prend la main de la jeune femme pour l'inciter à se lever. Il presse alors délicatement le coquillage sur le nombril d'Athénaïs, jusqu'à l'y faire pénétrer. Elle revit ainsi la douce violence de son enfantement. Tjukurpa vient de naître symboliquement.

Au-dessus d'eux l'aigle tournoie inlassablement. À travers la légèreté de son vol, la nature célèbre la libération qui vient d'avoir lieu. Les souffrances engendrées par le collier rejoignent les cendres des souvenirs.

La mémoire d'une vie passée resurgit dans l'esprit Athénaïs. Depuis toujours, elle ressent des douleurs aux poignets et au cou, si vives qu'elles l'ont obligée à porter une minerve pendant de longues années. Elle comprend désormais l'origine de ces souffrances. Elle fut jadis un esclave aborigène, emprisonné, arraché à son clan. Tjukurpa était lui-même l'un des fils de ce clan, un fils qu'elle est revenue chercher. Elle comprend pourquoi cette terre l'a toujours attirée, pourquoi son instinct l'a guidée jusqu'ici. Sa réincarnation en femme blanche lui donne le pouvoir d'exposer les atrocités perpétuées à l'encontre de son peuple, de les faire connaître au reste du monde. Elle remercie la terre et le ciel de lui avoir ouvert l'esprit à sa quête, de lui avoir révélé son chemin de vie.

Les heures se sont écoulées et le vent sort de son sommeil. Des étoiles filantes esquissent des traits légers sur l'immensité du ciel. Allongés l'un contre l'autre, la mère et l'enfant savourent la fraîcheur de la nuit.

Dernière étape

Georgio a roulé toute la nuit. Il croyait pouvoir faire confiance à son GPS pour rejoindre un village dans la soirée, mais les pistes qui figurent sur la carte ne correspondent pas toujours à celles du terrain. Il a donc décidé de se fier une nouvelle fois à son instinct et, comme souvent, le résultat n'est pas celui qu'il attendait.

Par bonheur, il avait pris la précaution de faire le plein et de prendre une bonne réserve d'eau et de gas-oil dans la série de jerricans qu'il a fixés sur son toit, avant d'entreprendre ce périple qu'on lui avait annoncé comme délicat. Au beau milieu de la nuit, constatant qu'il s'était bel et bien perdu au point d'avoir quitté la piste, il a dû avancer au pas, de peur de se faire piéger par une ravine ou de briser son châssis sur un obstacle. Il aurait pu décider d'arrêter le véhicule et de dormir quelques heures en attendant le lever du jour, mais il a craint l'une de ces inondations qui transforment parfois de vastes étendues en lacs infranchissables, et il a préféré avancer autant qu'il le pouvait, ne se fiant plus qu'à sa boussole pour choisir son chemin.

Son cœur s'est emballé quand les premières lueurs du jour ont commencé à poindre et qu'il a constaté des traces de présence humaine dans le paysage qui l'entourait. Épuisé, il a coupé son moteur pendant quelques instants, afin de profiter du silence et de la fraîcheur de l'aube.

Il sort lentement de son véhicule, affreusement courbaturé, pétri par la tension qui l'a habité toute la nuit. Une brise marine vient frapper ses narines et il comprend que son calvaire a vraiment pris fin.

L'idée de remonter dans son 4x4 lui donne la nausée. Il a besoin de marcher. Il attrape son sac et vérifie que son équipement de photographe y figure au complet. La lumière est magnifique et il tient à saisir sa magie avant qu'elle ne s'échappe.

Le baobab sacré

Athénaïs et Tjukurpa sont revenus auprès des leurs. Le garçon adresse un simple signe de tête aux anciens, afin de les prévenir qu'Athénaïs a su affronter les épreuves. Elle est désormais sa mère, en même temps qu'un membre à part entière de la communauté. Le rituel prend fin le soir même avec les danses concentriques des femmes. Elles effectuent un geste répétitif qui ancre leurs pieds dans la terre poudreuse. Daramulum nettoie la parure et la place soigneusement au cou de la jeune femme. Le coquillage prend place de lui-même au centre droit de sa poitrine. La cérémonie s'achève avec le partage de viandes fumées dont chacun se régale joyeusement.

La vie se teinte désormais de la douceur colorée de l'été. Elle résonne de rires insouciantes. Une vie simple, en dépit des peurs latentes qui nourrissent leurs cauchemars. Lorsque les démons qui agitent les nuits de Tjukurpa se font trop insistants, il se glisse dans le lit d'Athénaïs et parvient à y voler quelques heures de calme. Il l'observe longuement dans son sommeil, caressant son poignet dont l'éclat si pâle contraste avec la teinte sombre de sa main. Lorsqu'elle se réveille enfin, il la chatouille pour entendre son rire. Leurs âmes sont liées plus étroitement que jamais, à travers ce passé partagé dont ils ont désormais conscience, comme à travers leur fragilité commune, qu'ils ont eu le courage de se dévoiler l'un à l'autre.

Ce soir, c'est Athénaïs qui peine à trouver le sommeil. Des images de sa vie new-yorkaise lui reviennent inexplicablement en mémoire. Elle ressent une présence qui lui semble pourtant impossible. Sa nuit est une véritable bataille contre ses cauchemars et Tjukurpa ne tarde pas à ressentir sa détresse et à la rejoindre. Il la veille longuement, inquiet et désarçonné par ce trouble dont il ne s'explique pas l'origine. Lorsqu'elle s'éveille en sueur à la lueur de l'aube, elle constate qu'il s'est endormi à ses côtés et devine qu'il a tenté de lui venir en aide par sa présence et son amour. Elle se lève et s'en va marcher, afin de profiter de la fraîcheur apaisante que le désert offre aux premières heures du jour.

Ses pas la guident irrésistiblement vers un baobab sacré situé en lisière du village. Ses abords sont interdits par les anciens. Selon eux, il est hanté par un *maam*, un esprit maléfique, raison pour laquelle son tronc affreusement craquelé et boursouflé se termine par des racines apparentes, comme si le sol lui-même se dérobaît au contact de l'arbre. Elle prie pour que Tjukurpa ne soit jamais tenté d'approcher

ce monstre, car c'est à ses pieds que plusieurs enfants de la communauté ont choisi de se donner la mort.

L'arbre semble bouger, comme s'il prenait vie sous les yeux ébahis d'Athénaïs. Est-ce la fatigue de sa nuit trop courte ? Est-ce la lumière rasante du soleil naissant qui la plonge en transe ? L'arbre l'appelle, lui fait signe, lui demande de se rapprocher. Une large bouche se dessine sur son tronc déformé.

La jeune femme avance, presque malgré elle. Une part de son esprit proteste vigoureusement, tandis qu'une autre succombe à l'appel qui lui est adressé, et la guide d'une main ferme vers la zone interdite.

Sa vision se trouble encore, tandis qu'une chaleur intense lui enserre le front. Elle distingue à grand-peine un homme qui semble émerger de la bouche végétale. Les songes désordonnés qui ont troublé sa nuit sont en train de prendre vie. Son ancien compagnon se tient face à elle. C'est impossible ! La nostalgie de sa vie passée lui tord le ventre, mais elle refuse de se laisser aller à cette hallucination morbide. Sa vision devient pourtant de plus en plus palpable, l'homme semble bien réel... il s'agit bien de Georgio.

Son cœur bat la chamade avant de s'arrêter pendant de longues secondes. « Calme-toi et respire », lui souffle une voix dans son esprit. Est-ce Daramulum ?

Elle se reprend, inspire longuement et regarde autour d'elle. Il n'y a personne. Personne d'autre que Georgio.

Il porte un sac en bandoulière, un appareil photo dans une main et des papiers dans l'autre. Elle devine qu'il était en train de prendre des notes et de photographier les lieux. Elle comprend que le baobab l'ait intrigué. Il est si particulier ! Mais le regard de Georgio se porte à présent sur elle et il la reconnaît sans oser y croire.

Athénaïs ne peut dissimuler son embarras. Elle éprouve une furieuse envie de prendre la fuite, mais ses pieds restent collés au sol. L'arbre sacré l'hypnotise, elle est prisonnière du tabou qui se cache dans son cœur dévasté. Sa respiration s'accélère.

Georgio a également le souffle haché et ses mains tremblent. La sueur imbibe le col de sa chemise. Il ne parvient pas à décider s'il voudrait la serrer contre lui, ou la gifler pour les mois de doutes et d'errance que sa disparition lui a infligés. L'aime-t-il encore ? Ou est-il prisonnier de l'image idéalisée qu'il a construite en son absence ? Il ne peut pas prendre le temps de réfléchir, il se rapproche d'elle avant qu'elle ne s'évapore une nouvelle fois.

Ils voudraient tous les deux dire quelque chose, mais rien ne franchit leurs lèvres. Leurs mains se frôlent. De larmes inondent le

visage angélique de la jeune femme. La lumière du soleil levant illumine les paillettes dorées de ses yeux. À quoi pense-t-elle ?

Il la dévore des yeux et ne tarde pas à réaliser que la nouvelle vie d'Athénaïs l'a profondément transformée. Sa bague de fiançailles a disparu. Elle porte des marques sur ses chevilles et son cou et il en tremble de colère. Ces sauvages l'ont-ils martyrisée ?

Merde ! Je devrais la droguer et la ramener de force dans un avion, songe-t-il un instant.

Ses pensées sont si chargées d'émotions qu'Athénaïs les perçoit sans difficulté.

— Non, Georgio, je ne rentrerai pas, lui répond-elle d'une voix ferme. Il est hors de question que tu m'arraches à cet endroit par la force.

— Comment...

Il est perdu. Le front d'Athénaïs est plissé, et son nez froncé. Il connaît ces signes par cœur. Ils signifient : « Attention ! Prudence ! » Ça ne fait qu'aggraver la colère de Georgio.

— Pourquoi t'es-tu échappée comme ça ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Pourquoi ne m'as-tu pas fait confiance ? s'emporte-t-il.

Mais elle ne répond rien.

— Merde ! Ils t'ont coupé ta langue ou quoi ? On devait se marier, Athénaïs ! Et tu disais en être enchantée...

Elle a envie de lui présenter Tjukurpa. Peut-être que ça l'aiderait à comprendre...

Georgio continue à l'observer intensément, comme s'il cherchait un signe capable de répondre à ses questions. Il ne reconnaît plus la jeune femme pétillante qui tenait une boutique de prêt-à-porter sur Columbus avenue. Ses vêtements sont abîmés, ses cheveux en désordre. Il s'est passé quelque chose d'important.

— Qu'est-ce qu'ils-t'ont fait ? Qu'est-ce que cet endroit t'a fait ? demande-t-il doucement.

Athénaïs se contente de le regarder avec douceur et un déclic se produit au fond de lui. Il comprend. Il ne sait pas exactement ce qu'il comprend, mais ses pensées se calment, son cœur s'apaise, sa colère s'envole.

Son esprit proteste faiblement une dernière fois :

— Pourquoi es-tu partie sans rien me dire ?

Mais c'était à peine un murmure. Il a capitulé. Son visage s'est enfin détendu et la tendresse est revenue dans ses yeux.

Tu me montres ta nouvelle vie ? Tes amis ? croit-elle entendre.

Le doute

Athénaïs peut-elle emmener Georgio à la rencontre des Aborigènes ?

Cette décision ne lui appartient pas, elle le sait. Le clan a pour coutume de recueillir la parole de chacun, lorsqu'il lui faut faire un choix qui concerne le groupe tout entier. L'apparition inopinée d'un étranger pourrait mettre l'équilibre fragile de la communauté en péril.

Georgio, lui, semble dérouté, en dehors de sa zone de confort, et elle redoute le manque de finesse dont elle le sait capable dans ces conditions. Elle reviendra le lendemain, lui promet-elle avant de s'échapper aussi vite qu'elle est apparue.

Résigné, il est revenu vers son 4x4, en a extrait une tente, et s'est installé à l'ombre maigrichonne du baobab, pour y passer la journée. Athénaïs l'a observé de loin et le choix de Georgio l'a fait frissonner, mais elle n'a pas le courage de retourner lui parler de l'arbre sacré et du tabou qui frappe ses environs. Sans le savoir, le jeune homme a choisi un lieu où il est presque certain que personne ne viendra constater sa présence.

Sur le chemin qui la ramène auprès des siens, Athénaïs réfléchit aux termes qu'elle va utiliser pour évoquer cette rencontre et poser sa demande au clan.

Elle songe qu'au fil des années passées aux côtés de cet homme, elle n'est jamais parvenue à établir une relation véritablement profonde avec lui, à lui parler avec le cœur. Certes, il a partagé son intérêt secret pour les Aborigènes, allant même jusqu'à se mettre à rédiger des articles sur eux... Mais quelles sont ses véritables intentions à leur sujet ? Sont-ils autre chose pour lui qu'un moyen de briller et de se faire valoir ? Peut-elle lui faire confiance ? Elle n'y est pas parvenue lorsqu'elle a pris la décision de fuir Manhattan. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Tout à l'heure, elle a réussi à lui faire admettre son choix d'une nouvelle vie sans avoir besoin de mots pour cela. A-t-il changé ? Peut-elle lui faire confiance ?

Elle finit par conclure qu'elle ne peut pas lui laisser franchir le cercle protecteur de la communauté. Elle décide de ne rien dire de cette rencontre et poursuit sa journée en essayant de ne plus y penser.

Au soleil couchant, elle se recueille seule, face à la mer. Elle est consciente que Georgio est toujours là, à peu de distance. Mais devant elle, l'horizon s'étend à l'infini, rassurant. L'esprit d'Athénaïs

vagabonde comme une fourmi affolée, tandis que son corps s'alourdit sur le sable. *Puis-je lui faire confiance ?* se demande-t-elle encore une fois.

Le lendemain, elle retourne sur le lieu de leur rencontre, avec l'intention de dire adieu à Georgio. Il l'attend patiemment auprès du baobab.

Il s'est entouré de gadgets modernes, ce qui ne la surprend pas : un réchaud au design futuriste, une lampe à LED et son chargeur solaire, une pierre à feu en magnésium... Elle l'imagine, alors qu'il se préparait à ce voyage en s'armant de tous les ustensiles de survie inventés pour le désert. Elle constate pourtant qu'il rencontre les plus grandes difficultés à s'adapter à ce milieu. Les moustiques ont dévoré son visage et ses cuisses. « Quel drôle d'aventurier ! » songe-t-elle, amusée. Elle pousse du pied un énorme sac rempli d'accessoires de camping. Des bombes anti-insectes ont explosé sous la chaleur du soleil. Elle est prête à parier qu'il a enduit ses chaussettes de soufre, pour faire fuir les bestioles.

Athénaïs défroisse la couverture de survie qu'il a étendue près du feu, et s'y installe avec la ferme intention de mettre un terme définitif à leur relation. Avec un peu de répugnance, elle appuie son dos contre l'écorce rugueuse du baobab et fait signe à Georgio qu'elle le laisse entamer la discussion.

À sa grande surprise, il se contente de lui tendre un article de journal. Elle pose les doigts sur le papier jaunâtre dont la texture et l'odeur font resurgir le souvenir de sa vie occidentale, son ancien travail, leur appartement... Les nouvelles colportées par les journaux sont plus souvent mauvaises que bonnes. Pourquoi lui a-t-il donné cet article ? D'emblée, le titre retient son attention :

Le Kimberley est en danger ! Réagissons !

Elle regarde Georgio, interloquée. Il a donc poursuivi son étude des sociétés aborigènes. Elle poursuit sa lecture :

Le territoire du Kimberley a été déclaré terre d'héritage des Aborigènes par les autorités australiennes, suite aux excuses officielles exprimées en 2008 à l'attention du peuple aborigène par le Premier ministre australien.

Les beautés de cet espace s'étendent de Broome jusqu'à la frontière du Territoire du Nord, un périmètre de 1800 km imprégné d'une culture ancestrale et de valeurs immuables.

Le gouvernement australien vient pourtant d'annoncer l'ouverture d'un nouveau centre minier sur cette terre dite intouchable, selon les termes mêmes des autorités gouvernementales.

Qu'advient-il du sable rouge de la Péninsule Dampier envahi par l'incessant ballet des engins mécaniques ?

Les protestations des détenteurs de ces terres aborigènes se font entendre avec force. Ils demandent que leurs lieux de cultes et leur vie paisible soient respectés. Mais ce message se heurte à des intérêts financiers considérables.

La tension est à son comble et l'on attend, dans les prochains jours, une décision émanant du gouvernement, des industriels miniers et, il faut l'espérer, des communautés aborigènes concernées par ce projet. Selon les promesses du gouvernement australien, les Aborigènes pourraient « se réapproprier » leurs terres par le biais d'emplois dans les centres miniers, emplois qui leur apporteraient un salaire et un statut social. Mais quelle valeur faut-il accorder à ces nouvelles promesses, alors que les précédentes semblent avoir été oubliées ?

1er juin 2011 – Georgio Anderson, Presse internationale.

Lorsqu'elle repose la coupure de presse sur ses genoux, le hochement de tête de Georgio la fait blêmir. Comment se fait-il qu'elle n'ait pas été informée plus tôt de la création de ce centre minier ? Elle est bouleversée.

Elle a peur du combat qu'elle sent venir et qui ne pourra pas être évité. Elle n'a que son âme et son cœur en guise de boucliers, mais sa conviction est ferme : tous les peuples ont droit au respect de leur sol.

Ses yeux reviennent sur la date de l'article... est-elle récente ou lointaine ? Elle a perdu la notion du temps depuis des mois. Elle repense à Tjukurpa, encore enfant lors de leur première rencontre, et qui a bien grandi depuis. Le regard scrutateur de Georgio la met mal à l'aise. Elle se reprend afin de ne pas dévoiler ses craintes et ses sentiments.

Son ancien compagnon joue de ses charmes. Il plonge son regard profond dans celui d'Athénaïs qui ne peut s'empêcher de ressentir le même trouble qu'à leur première rencontre, elle que les hommes aborigènes semblent considérer comme une créature végétale avec laquelle leur sang ne peut pas se mélanger. Exception faite du métissage forcé datant de la période des générations volées, le métissage entre Blancs et Aborigènes est exceptionnel.

— Pourquoi es-tu là, Georgio, qu'es-tu venu chercher ? lui demande-t-elle à voix haute.

Il ne répond pas et lui tend un second article, dont le titre lui remue à nouveau le cœur :

Aborigènes en danger, l'appel au secours des Nations Unies

Son œil parcourt le texte à toute vitesse et elle saisit son contenu par quelques phrases qui l'interpellent : *Un peuple qui se meurt... Huit suicides d'enfants par mois, dans les communautés du Kimberley... l'alcool fait naître des enfants sans âme, sans envie de vivre...*

Et toujours la signature de Georgio en fin d'article.

Il a remarqué son trouble, mais n'hésite pas à l'apostropher durement :

— Je suis certain que tu connaissais tout de ce peuple avant même de venir ici. Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ? Pourquoi n'as-tu pas essayé de reprendre contact avec moi pour me faire part de ton expérience au sein de cette communauté ?

— Tu ne comprends pas. Ça n'a rien d'une « expérience ».

— Moi, je ne parviens qu'à les observer de l'extérieur. Ça me suffit pour comprendre que ce peuple qui ne possède rien – selon nos critères occidentaux – possède en réalité tout ce que nous désirons, sans jamais parvenir à l'obtenir. Et tout ça est en train de disparaître ! Pourquoi ne m'as-tu pas contacté, bordel ? Qu'est-ce qui cloche, chez toi ?

Il s'interrompt, vaguement honteux, conscient que sa colère lui a fait prononcer des paroles maladroites.

Athénaïs ne s'arrête pas à ce mouvement d'humeur. Son opinion est en train de changer. Ses origines de femme grecque et la mission qui lui a été transmise à sa naissance la ramènent à la réalité. Femme de sagesse, de justice et de paix, à l'instar d'Athéna, la déesse antique, elle commence à se dire qu'il faut présenter Georgio à la communauté.

La clé

Alors qu'elle est toujours adossée au tronc du baobab, un courant d'air froid effleure soudain les épaules d'Athénaïs. Elle tourne la tête, curieuse d'en connaître l'origine, et ressent la présence de Tjukurpa, sans vraiment le distinguer.

Elle ne s'étonne pas qu'il soit parti à sa rencontre après avoir constaté son absence prolongée. Bien qu'il sache habituellement respecter son besoin de solitude, il est clair qu'il s'est donné pour but de la protéger et de l'accompagner dans la découverte d'un environnement qu'elle ne connaît pas depuis sa naissance, et dont elle ignore encore certaines subtilités.

Il l'observe de loin et découvre qu'aujourd'hui le danger ne vient pas des serpents, des insectes ou des crocodiles, mais de cet inconnu qui pourrait emmener sa mère loin de lui et créer des problèmes à la communauté.

Il est écartelé, cependant, entre la crainte de la perdre et la perspective joyeuse de la voir s'épanouir au sein du monde mystérieux auquel elle a jadis appartenu. Il va devoir donner tout son sens au prénom qu'il a reçu à sa naissance : Tjukurpa, c'est celui qui a été choisi par les Ancêtres pour ramener les vivants vers la spiritualité et déchiffrer le sens des infortunes.

La terre lui parle et il l'écoute. La présence de cet homme blanc qui semble retenir sa mère au pied de l'arbre-esprit est un mauvais présage. Il s'approche et murmure un chant de protection en faveur d'Athénaïs. Son âme se lie aux racines du baobab pour en écarter les ondes néfastes. Son corps proteste, mais il s'oblige courageusement à poursuivre le combat. Il aspire la malignité de l'arbre avec une telle force qu'il se sent défaillir. En retour, son sang pourpre se diffuse lentement dans les ramures du baobab. Sa vision se trouble, il ne distingue plus Athénaïs. Il lui envoie tout son amour, se connecte aux liens sacrés qui les unissent tous deux à vie, et laisse couler des larmes chargées d'espoir.

Athénaïs sent le rythme de son cœur s'accélérer. Elle pose doucement une main sur ses reins pour apaiser la douleur piquante qui vient d'y prendre naissance. Elle plisse des yeux, intriguée par la lumière irisée qui semble à présent émaner des ramures qui la surplombent. Georgio suit son regard sans comprendre ce qui la trouble. De toute évidence, il ne perçoit rien de particulier. Elle sent son équilibre vaciller, et elle se dit qu'elle a eu tort d'enfreindre les

lois de la nature en s'approchant de ce baobab, mais elle se sent forte des liens qui la relient à son enfant.

Étranger à cette cascade d'événements invisibles, Georgio est occupé à refaire son lacet de chaussure. Athénaïs l'observe avec tendresse et compassion.

— Tu cherches la clé à l'extérieur, lui dit-elle, tu me demandes de t'aider. Mais les portes sont dans ton esprit. C'est toi qui as la clé. La spiritualité des Aborigènes est sous tes yeux. Elle est nue, et accessible à tous ceux qui ont le courage de la regarder.

Il médite sur ce qu'elle vient de dire, puis pose la main sur son épaule avec une infinie douceur. Sous la robe de coton, il ressent la chaleur de ce corps qu'il a cru posséder autrefois. Elle lui sourit une dernière fois en guise d'adieu, se lève, et s'éloigne sans rien ajouter.

Georgio est envoûté. Ses yeux se mettent à pleurer, mais son cœur est étrangement apaisé. Il n'y a rien à faire. Son âme sœur vient de reprendre sa liberté et c'est ainsi que les choses doivent être. Au-delà de la tristesse qui lui serre la gorge, il est heureux et soulagé de parvenir à accepter l'évidence. Les prochains jours seront décisifs pour lui. Il lui faudra décider s'il veut définitivement changer de vie ou prendre un billet de retour vers Manhattan.

Il rassemble lentement ses affaires et les range dans le 4x4 en maudissant la faiblesse inexplicable qui engourdit ses muscles, puis il tourne sa clé de contact et jette un dernier regard agacé au tronc boursoufflé du baobab. Malgré ses nombreuses tentatives, il n'est pas parvenu à en tirer une seule photo correcte. *Cet arbre est maudit !* se dit-il.

Guérisons

L'épreuve qu'a traversée Tjukurpa l'a laissé à terre, tremblant, et la gorge étreinte. Il suffoque douloureusement, mais le calme revient peu à peu dans son esprit. Ses pouvoirs, si longtemps refoulés, lui ont permis de faire face aux mauvais esprits. Cela lui donne confiance pour l'épreuve de ce soir. Une cérémonie rituelle marquera son passage vers le statut d'homme.

Toujours allongé, il laisse voguer son âme à la recherche d'Athénaïs et la trouve agenouillée au bord d'un oued, les mains baignant dans l'eau agitée. L'esprit de sa mère est encore fortement imprégné par la présence de Giorgio dont le corps physique est pourtant en train de s'éloigner. Il se retire doucement et la laisse à ses pensées.

Athénaïs est mal à l'aise. Elle mesure à présent l'épreuve que la visite de Giorgio a représentée pour elle. Malgré ses difficultés à comprendre l'essentiel, Giorgio ne manque pas de qualités ni de charme. Il s'en est fallu de très peu pour qu'elle infléchisse son itinéraire de vie et reparte à ses côtés. Elle frissonne. Comment a-t-elle pu envisager de retourner à son ancienne vie en abandonnant Tjukurpa ?

Elle se frotte le corps avec la terre humide et sableuse qui constitue les abords de l'oued en suivant le rituel employé par les Aborigènes pour extirper un démon enraciné. Les chants apaisants que lui adresse l'esprit de Tjukurpa l'aident à surmonter cette épreuve. Le sang perle lentement de sa peau blessée. Elle se purifie en recouvrant ses blessures de terre jusqu'à ce que cette terre la pénètre et s'infiltre en elle. Des Ancêtres viennent à son secours, l'entourent et la rassurent, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, morts en raison de la couleur de leur peau et de leur nature différente. Des psalmodies chamaniques jaillissent du sol. Des femmes violées, des hommes abattus, et des enfants meurtris murmurent le même message depuis tous les horizons : *« Nous séjournons sous vos pieds, notre sang sera éternellement mêlé à cette terre de fertilité et de paix. »*

Athénaïs appréhende désormais le danger de ce baobab qui concentre des âmes perdues appelant les vivants à les rejoindre dans l'au-delà. Dès l'âge de six ans, certains enfants fixent cet arbre du regard et sont envoûtés par l'envie de retrouver une liberté, un autre corps qui leur éviterait de subir les inégalités et les injustices infligées à leur peuple.

Bercée par les chants des Ancêtres, elle s'endort doucement à même

le sol, enfin apaisée.

Initiation

Il est temps pour Tjukurpa de devenir un homme. Son départ est annoncé par les Vieux. Sa nouvelle vie va débiter dans les prochaines semaines. Le passage au monde adulte amène chaque jeune à demeurer plusieurs mois dans le désert, à chercher le chemin dans lequel ses pas doivent s'inscrire. Il chassera, pêchera et écoutera le chant de la Nature.

Trop épuisée, Athénaïs n'est pas en mesure d'assister à la cérémonie qui fait de Tjukurpa un adulte, mais elle n'en conçoit aucun regret : seuls les hommes ont le droit de participer à ce rituel.

S'inclinant devant le garçon, le plus ancien lui remet une pierre. Réincarnation d'un grand chaman, Tjukurpa est respecté depuis sa naissance par toute la communauté. Il devra bientôt quitter son périmètre de sécurité avant d'y revenir, armé de patience et de confiance, pour transmettre ses pouvoirs aux jeunes qui le suivront et pour soigner les maux apportés par la communauté blanche.

À trois cents kilomètres de là, Georgio renverse son café sur les documents qu'il consulte. Il relit ses notes, affolé par le drame dont elles témoignent :

- § Les Aborigènes ont 17 fois plus de risques de se faire arrêter, 14 fois plus de risques de se faire emprisonner et 16 fois plus de risques de mourir en garde à vue que les Australiens non-aborigènes.
- § Depuis 1989, l'incarcération des Aborigènes a augmenté de 70 % .
- § En Australie occidentale, les femmes aborigènes ont 41 fois plus de risques d'aller en prison que les autres femmes.
- § Le taux de suicide des Aborigènes est 6 fois plus important que la moyenne nationale.
- § Le taux de mortalité infantile chez les Aborigènes est 3 fois supérieur à la moyenne nationale.
- § Le chômage parmi les Aborigènes est 4 fois supérieur à la moyenne nationale.
- § L'espérance de vie des Aborigènes est inférieure de 20 ans à celle des autres Australiens.
- § Il éponge le café renversé à l'aide de mouchoirs en papier. Il a différé son retour vers New York. Il n'en a pas fini avec ce pays.

Au matin, Tjukurpa découvre Athénaïs endormie sur une dune de sable qui surplombe l'oued. Il s'agenouille à ses côtés et revêt son corps d'une fine couche de terre blanche qui la protégera des insectes. Il dépose également un bâton de bois à ses côtés pour effrayer les serpents. Elle s'éveille un court instant, apprécie ses attentions et le remercie d'un sourire.

La pierre orangée

La fleur de frangipanier vient à peine de déployer sa beauté qu'un vent glacial caresse déjà les abords du village. Le désert semble contester l'accord qu'il avait passé avec la douceur de la vie. Jour après jour, les plaines fertiles durcissent, se resserrent et craquellent.

Les perspectives changent, se troublent, vacillent ; l'air vibre d'une attente angoissée. Pour Tjukurpa, l'heure du départ approche. Son sommeil s'obstine cependant à fuir ses nuits, comme si quelque chose tentait de le retenir à l'état d'enfant.

Les nerfs d'Athénaïs sont à fleur de peau. Quelles sont les voies des dieux ? L'aigle qui la guide et la protège tournoie toujours au-dessus d'elle, mais l'élégance spectaculaire de ses trajectoires semble compromise par une mystérieuse crispation.

Elle craint pour l'avenir du lieu de paix et de guérison que représente la communauté. Elle pressent une lutte, des douleurs, et serre tous les soirs Tjukurpa avec plus de force, sentant son cœur battre au même rythme inquiet que le sien.

Mais le temps qui roule se moque des doutes et des hésitations des âmes humaines, et le matin du départ survient.

Athénaïs s'est levée avant l'aube, elle marche seule dans l'obscurité, questionnant les étoiles. Le vent s'est habillé d'un manteau tiède qui ne fait pas illusion : sous sa douceur apparente, elle sent aisément la froideur qui menace. Alors qu'il se lève, peut-être fâché d'avoir été démasqué, Athénaïs tente de lui résister, mais il forcit encore, soulevant des nuages de poussière rouge. Aveuglée, elle se couvre les yeux et court s'abriter derrière un rocher qui surplombe la plaine du village.

Elle s'est assise, les bras autour des genoux, pour laisser libre cours à la détresse profonde qui l'étreint. Un léger bruit se fait entendre derrière elle : Tjukurpa s'est inquiété, et l'a suivie, jouant son rôle de protecteur. Elle sait qu'il ne devrait pas être là, qu'il devrait se recueillir afin de préparer son départ, mais elle ne résiste pas au réconfort de sa présence. Les yeux embués de larmes elle le laisse dessiner des figures rougeâtres sur son visage, à l'aide de la terre que le garçon mélange à l'eau de ses yeux.

Ils rient tous les deux en constatant que les motifs auxquels Tjukurpa tente vainement de donner forme s'effacent aussitôt, tant les larmes coulent avec abondance. Puis ils se recueillent afin d'apprécier

le miracle de leur partage.

Soudain grave, le jeune homme extrait une pierre orangée qu'il tenait protégée sur le flanc de son pagne, et la glisse dans le creux de la main d'Athénaïs. La jeune femme est surprise par la chaleur de l'objet qui diffuse une extraordinaire douceur dans l'ensemble de son corps. Elle sent le minéral pulser lentement et comprend que chaque parcelle de Nature est vivante, et transmet une énergie, une vibration, une chanson qui guérit les corps, les âmes et les esprits.

Les yeux clos, elle se laisse bercer par ses sensations. Lorsqu'elle sort de sa transe, le vent s'est apaisé et le jour se lève, radieux. Elle sait que Tjukurpa est parti sur son chemin d'homme.

L'ultime épreuve

Avec de nombreux membres de la communauté, Athénaïs se rend aujourd'hui à Halls Creek, à près de huit cents kilomètres de Beagle Bay, pour soutenir le mouvement de la communauté Wirrimanu. Pour les Aborigènes, cette fédération de l'ensemble des habitants du Kimberley est une première : jusqu'à ce jour, ils ont eu le plus grand mal à parler d'une seule voix, à faire front contre les innombrables spoliations dont ils sont victimes.

De tout temps, l'administration blanche a eu beau jeu de les dresser les uns contre autres, d'exploiter ou de créer des rivalités entre les clans, afin de mieux les manipuler *. Mais le temps de la naïveté n'est pas éternel et c'est une manifestation de masse qui est à présent envisagée.

À quelques kilomètres du village, Athénaïs est frappée par l'affluence des véhicules et par les groupes d'Aborigènes massés sur les bords de la route. Mais les forces de police semblent encore plus nombreuses. Elles sont omniprésentes et viennent visiblement de loin : en plus des uniformes bleu clair qui sont ceux de la région, elle distingue les chemises sombres de plusieurs *rangers*, ainsi que des vestes kaki qui lui sont inconnues. On leur fait sans cesse signe de ralentir, mais c'est bien inutile, tant la circulation est compromise.

Plus ils approchent du centre-ville, et plus l'air est chargé d'électricité. À l'entrée de Bridge street, elle aperçoit un groupe d'hommes blancs qui invectivent violemment une dizaine d'Aborigènes en pagens traditionnels. Au-delà, la rue est impraticable : une nuée de manifestants brandit des panneaux colorés qui s'agitent dans tous les sens.

Ils garent donc leur véhicule sur le terre-plein qui sépare Bridge Street de Greet Northern Highway et poursuivent leur chemin à pied. Le point de rendez-vous a été fixé au milieu de la ville, car c'est précisément là que sont situés les bureaux de la *New Mining Corporation*, l'entreprise qui a prévu de rouvrir la mine voisine, située en plein cœur des terres aborigènes, pour en extraire des *terres rares*. Athénaïs constate avec satisfaction qu'elle n'est pas la seule blanche à s'être mêlée aux manifestants. Même si ce sont les peaux sombres qui dominant largement – d'autant plus visibles que beaucoup d'Aborigènes sont torsés nus – elle distingue tout de même quelques dizaines d'Australiens blancs qui lui laissent espérer une issue favorable au mouvement.

Il semble toutefois impossible d'aller plus loin que Kinivan Street. La rue est barrée par la police qui s'est équipée d'accessoires antiémeutes. Athénaïs ignore ce qui a pu se passer plus tôt dans la journée, mais l'humeur des manifestants est chauffée au rouge. Ils hurlent leur colère contre le barrage et le vacarme est insupportable. Après les mois de calme que la jeune femme vient de vivre à Beagle Bay, elle est totalement dépassée par le bruit et la fureur qui règnent ici.

La tension est à son comble et la situation est visiblement sur le point d'exploser. Des groupes isolés s'éparpillent parfois brutalement dans le reste de la foule, sans qu'il soit possible de déterminer ce qui les a affolés de façon si soudaine. En face, les policiers transpirent abondamment dans leurs uniformes. Elle note la tension extrême qui fige leurs visages.

La jeune femme constate alors qu'elle est perdue au milieu de cette foule si dense qu'elle a été séparée de ses compagnons sans même s'en apercevoir. Elle est sur le point de défaillir et cherche désespérément Daramulum des yeux, afin de solliciter le soutien de son regard rieur.

C'est le moment que la police choisit pour charger les manifestants. Athénaïs met quelques secondes à comprendre ce qui se passe. Elle se retrouve écrasée contre la clôture qui borde la rue, le souffle coupé par le groupe qui lui a fondu dessus. La tête lui tourne et elle se laisse glisser au sol, au risque de se faire piétiner par la masse humaine qui s'agite en tous sens autour d'elle. À demi inconsciente, elle voit les manifestants s'éparpiller dans le parc sauvage qui s'étend de l'autre côté de la rue. Les policiers les poursuivent avec hargne, leurs matraques en main, et tentent de frapper tout ce qui passe à leur portée.

Elle est écoeurée, le peuple blanc lui fait honte. Elle n'appartient pas à cette race de barbares qui ne connaissent que la violence et se moquent de l'amour et de la liberté. Comment prétendre que c'est la « justice » qui s'applique aujourd'hui ? À l'image de ce qui se passe dans l'ensemble du pays depuis des siècles, les Aborigènes sont contraints de reculer devant la force brutale qu'on leur oppose.

Les coups fusent de tous les côtés, exprimant une colère aveugle et irraisonnée. Athénaïs hurle encore et encore, jusqu'à s'en briser la voix. À ses côtés, un vieil Aborigène gît également contre la clôture, un œil tuméfié et le visage en sang. Il lui adresse un pauvre sourire, comprenant qu'elle se bat pour les droits et les savoirs des siens. Mais cette complicité amicale ne suffit pas pour ramener la jeune femme au calme. Elle réalise que son propre avenir est compromis par ce qui est en train d'arriver. À mille kilomètres de là, le pas de Tjukurpa se fige un instant. Par-delà les distances, il vient de percevoir la détresse d'Athénaïs. En retour, il lui adresse une pensée d'amour rassurante.

Athénaïs n'a pas le temps de reprendre son souffle, on se saisit d'elle violemment, en la relevant par les cheveux, et on lui passe des menottes qui déchirent la peau des poignets. À quelques mètres d'elle, elle aperçoit enfin Daramulum qu'un policier contraint brutalement à avancer. Le vieil homme parvient pourtant à conserver son calme et sa dignité. Il lui adresse un regard plein d'assurance et de sagesse, en étrange décalage avec l'injustice qui se perpétue sous leurs yeux.

Ils sont à nouveau séparés, tandis qu'une attente interminable commence pour la jeune femme. On la fait passer de bureau en bureau, les menottes toujours aux poignets, sans qu'aucun fonctionnaire n'ait jamais le temps de se pencher sur son cas.

Après dix heures de ce traitement, un agent de l'immigration prononce enfin son nom dans une salle d'attente où on l'avait parquée. Puisque son passeport est grec, on lui explique qu'elle va être renvoyée en Europe par le premier vol qui le permettra.

Elle proteste, explique les liens qu'elle a tissés avec la communauté de Beagle Bay et parle de son fils, de Tjukurpa dont elle se sent responsable. Le fonctionnaire conteste ses affirmations avec une ironie cruelle. L'hypothèse selon laquelle un Blanc pourrait partager la vie d'une communauté aborigène appartient au domaine de l'absurde. Quant à imaginer qu'elle puisse se considérer comme la mère adoptive d'un petit singe... il secoue la tête en signe de désaveu et d'incompréhension. Une jolie fille comme elle ! Tout cela est vraiment regrettable...

On lui confisque son passeport et on la prie d'attendre calmement un juge de la Cour suprême australienne. Nul besoin de lui attribuer un avocat pour la défendre, le jugement est rapidement prononcé : elle représente un trouble pour l'ordre public et doit quitter le territoire australien dans les heures à venir.

Plutôt que de payer son billet pour l'Europe, on lui propose de l'envoyer en Nouvelle-Calédonie, une île française voisine. Toujours encadrée par deux fonctionnaires qui la surveillent jusqu'à son départ, elle parvient tout de même à rédiger une lettre qu'elle laissera s'envoler sur la piste de l'aéroport :

« À toi, mon fils, mon ange, ma joie de vivre, ma moitié, ma gaieté, mon désir de vaincre les montagnes... »

*Mon petit Black Fellah *, écoute toujours ton cœur, comme tu sais si bien le faire et ne laisse jamais personne lui ôter sa force d'amour. La nature te guidera vers de belles aventures.*

Ta présence me donnait l'envergure de l'aigle, je voyageais à travers ton sourire, m'apaisais en contemplant ton visage endormi, riais en ébouriffant tes cheveux, retrouvais mon innocence à travers

nos jeux, nos batailles d'eau, nos courses dans le sable blanc.

Les souvenirs de ton odeur, de tes caresses, de ton expression maussade lorsque tu désirais de l'attention, sont pour moi des cadeaux précieux que je protégerai comme un trésor. Tu m'as acceptée comme mère, alors que j'étais blanche, étrangère, différente... Tu m'as laissée t'aimer et partager ton souffle vital. Je donnerais tout pour toi, mon fils : ma vie, mon âme, mon énergie et bien plus, si je le pouvais. L'éloignement ne parviendra pas à nous séparer. Je t'ai offert mon amour pur sans retenue, tandis que tu m'offrais le tien. Nos liens ne sont pas rompus, tu sauras revenir vers moi dans tes moments de doute et d'insomnie. Je ressentirai tes peurs, tes affres et ta douleur. Je serai toujours là. Et je puiserai dans nos liens l'énergie de me battre. Chaque matin, j'observerai ton reflet dans mon miroir. Ton sourire éclairera mon esprit dans ses moments de doute, ton rire résonnera dans mes oreilles lorsque mon cœur sera lourd.

Ce matin, mon ange, je t'ai senti à mes côtés. J'ai fermé les yeux et tu m'as rejoint dans cette lutte pour sauver notre terre écartelée et contrer ce monde qui nous a séparés. Tu me regardais et j'en avais conscience. Nos âmes étaient à l'unisson. J'ai vu le sourire qui illuminait ton visage, j'ai vu tes larmes tièdes aux reflets irisés. J'ai senti tes doigts d'enfant se glisser dans ma main de femme pour me transporter quelques instants dans ce désert où tu marchais. J'ai senti le vent souffler sur ton visage. J'ai senti tes pas qui s'enfonçaient dans le sable et tes empreintes se sont gravées dans ma mémoire, indélébiles. Une partie de toi est en moi pour toujours, intangible. Je sais que tu sauras toujours me prendre dans tes bras, lors de mes moments de solitude et de doute, et je te bercerais quand tu en auras besoin.

Ta Maman de cœur. »

Seul dans le bush

Il fait nuit, et Tjukurpa s'est roulé en boule, au creux d'une dune, pour se protéger des vents froids qui balayent désormais le bush. Il est seul, c'est ainsi que l'on devient homme. Il a déjà neuf ans, et pour ceux de son peuple, c'est l'âge où l'on doit quitter l'enfance.

Il y a quelques jours, un Ancien lui a enseigné les derniers raffinements du maniement de la sagaie et lui a transmis sa technique de lancer. Ayant cheminé jusque-là en compagnie des femmes, Tjukurpa maîtrise déjà parfaitement le savoir nécessaire à la sélection des végétaux comestibles, à la recherche des fourmis à miel, et à l'art d'extraire de l'eau des racines du caraja. Équipé de ces connaissances ancestrales, d'un pagne, d'une sagaie et d'un propulseur * qu'un vieux l'a aidé à confectionner en sculptant une branche d'acacia, Tjukurpa a tout ce qu'il lui faut pour survivre indéfiniment dans le désert. Il sait comment faire le feu en frottant deux bois durs l'un contre l'autre, et pourra se nourrir de racines aussi longtemps qu'il lui sera nécessaire pour apprendre à communiquer avec les esprits des animaux, afin de les convaincre de lui offrir leurs vies.

Son séjour solitaire dans le désert se poursuivra jusqu'à ce qu'il découvre son chemin de vie. C'est en général l'affaire de quelques mois, mais certains de ses prédécesseurs ont poursuivi leur quête plusieurs années avant de rejoindre leur clan.

La recherche de nourriture n'occupe qu'une infime partie de sa journée, pas plus de deux à trois heures, tant la Nature sait être généreuse avec ceux de son peuple. Il passera le reste du temps à méditer, à chanter, et à chercher les chemins qui doivent le guider.

Cette nuit cependant, l'esprit de Tjukurpa est dans une transe agitée. Le petit homme est fiévreux, tout son être oscille entre le rêve et l'illusion. Ses cris et ses pleurs se mélangent à ses chants. Il tente de se reprendre et puise de nouvelles forces en connectant son âme à l'esprit de la terre, cette terre que ses ancêtres honorent depuis toujours, sur laquelle ils ont versé leur sang, et qu'il célèbre à son tour par ses chants invoquant la vie et la mort. Il est si concentré que son petit visage en est déformé.

Il offre à la terre tout ce qui lui appartient : son amour, ses espoirs, mais aussi ses souffrances et ses peurs enfouies. Il lui offre la tendresse que sa mère lui a permis de découvrir et d'explorer, et son esprit s'évade un instant pour rejoindre celle dont il ressent la tristesse, par-delà l'étendue du désert. Pour elle, il construit un bouquet de pensées

qu'il lui adresse aussitôt :

« Je suis avec toi, White Mama. D'innombrables rencontres s'annoncent entre la nature, mes ancêtres et l'homme que je deviens. Ce chemin me mène vers l'apprentissage de la patience. Il me permettra de donner du sens à mes actions et de renforcer mes liens à la terre. Mes pas se glissent dans ceux de mes pères, à la découverte des savoirs ancestraux. Être un homme me donnera mon souffle vital et la force de me tenir bien droit sur mes jambes. Et lorsque le moment viendra, ma voix saura se faire entendre. »

Il exhale des pleurs profonds tandis que les dernières bribes de son message traversent l'espace :

« Je suis avec toi, White Mama. Le souvenir de tes boucles dorées m'évoquera toujours ta personnalité lumineuse. Merci pour ta tendresse. Elle me soutiendra dans le long combat qui m'attend. »

Partagez vos impression !

*Si ce roman vous a touché, **merci de laisser un commentaire sur le site d'achat.***

Vos commentaires encourageront l'auteur et nous aideront à progresser.

Pour contacter l'auteur par l'intermédiaire des éditions Humanis :
luc@editions-humanis.com

Découvrez la nouvelle saga d'Alix Geoffroy !



L'Empire du Dragon

Tome 1 : Les héritiers

Meghan, princesse du Drackenmaar, se retrouve prisonnière de Keldric, prince de Velcania. Deux héritiers que tout sépare et que la destinée condamne à s'opposer l'un à l'autre.

Mais les dieux n'ont pas dit leur dernier mot...

Romance, action et aventure sont au rendez-vous de ce petit chef-d'œuvre d'Heroic Fantasy. Plongez-vous dans cette épopée à l'écriture irréprochable, et découvrez la farouche princesse Meghan dont la force de caractère pourrait bien faire basculer le destin de l'Empire du Dragon.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier le personnel de la Maison du livre et celui de la Province sud de Nouvelle-Calédonie sans lesquels ce projet ne se serait pas concrétisé.

La vie nous entraîne sur des chemins qui nous permettent parfois d'évoluer et de découvrir une nouvelle forme d'éveil ; ce livre est issu de mon parcours personnel au sein de communautés aborigènes du Kimberley. J'éprouve une reconnaissance émue envers le peuple aborigène pour l'amour et les graines de sagesse dont il m'a fait don. Chaque geste, regard, signe, et parole reçus resteront éternellement gravés en moi. Ces précieux souvenirs m'accompagnent au quotidien. Je veux croire à l'avenir de ce peuple. Je sais qu'il refleurira, grâce à la vitalité de sa jeunesse et à la puissance de sa terre et de ses arbres.

Par ces lignes, je lance une demande au monde entier : acceptez la différence, apprenez à vous en enrichir !

Ce livre est l'aboutissement de plusieurs années de travail. J'adresse mes remerciements chaleureux à ceux et celles qui m'ont guidée et accompagnée sur le sentier escarpé qu'il m'a fallu parcourir. Je pense en particulier à Élie Poigoune, président de la Ligue des droits de l'homme pour son écoute ; à Laure Fonteix, pour sa patience et son accueil, lors de notre travail de relecture ; à Franck Belluci, mon professeur de français en première, qui m'a donné le goût de l'écriture et du théâtre ; à Luc Deborde, des éditions

Humanis, pour son enthousiasme et pour tous les outils qu'il m'a transmis afin d'éclairer mon parcours.

Je veux également exprimer mon amour et ma gratitude envers tous les êtres qui me sont chers, notamment Séverine Dumon et Marion Leroux qui m'ont toujours soutenue dans mes projets les plus farfelus, et ma famille qui a accepté mon chemin de vie, loin de l'Europe. Je suis émue de découvrir la petite Sandra devenue écrivain grâce aux nombreux échanges avec J.M. Roger.

* Les terres rares sont un groupe de métaux aux propriétés voisines comprenant le scandium 21Sc, l'yttrium 39Y, et les quinze lanthanides. En raison de leurs usages multiples, souvent dans des domaines de haute technologie revêtant une dimension stratégique, les terres rares font l'objet d'une communication restreinte de la part des États producteurs.

** L'expression « générations volées » (« Stolen Generations » ou « Stolen Children »), désigne les enfants d'Aborigènes enlevés de force à leurs parents par le gouvernement australien depuis 1869 jusqu'en 1969 environ. Ces enfants étaient fréquemment des métis issus d'un viol de mère aborigène par un homme blanc. Près de cent mille enfants furent placés dans des orphelinats, des internats, ou bien confiés à des missions chrétiennes ou à des familles d'accueil blanches. Ces actes sont reconnus par la majorité de la classe politique australienne comme l'un des chapitres les plus sombres de l'histoire du pays. Le fait de savoir s'ils témoignaient d'une volonté de génocide à l'encontre des Aborigènes est encore un sujet de controverse. Le 11 décembre 2007, le gouvernement fédéral dirigé par Kevin Rudd promet des excuses officielles au nom de l'État australien. Ces excuses furent présentées le 13 février 2008.

* À Bunuba, dans le sud de Kimberley, l'Aborigène Jandamarra a été à l'origine de l'un des rares mouvements de révolte de l'histoire australienne. Après avoir ridiculisé les autorités pendant plus de six années au cours desquelles il a acquis une réputation de surhomme aux pouvoirs magiques, Jandamarra a finalement été abattu par Micki, un Aborigène d'un autre clan que celui de Jandamarra, dont les autorités détenaient les enfants en otage, afin de le forcer à prendre leur cause.

* Black fellah : appellation affectueuse utilisée entre Aborigènes. « Fellah » est un terme dérivé de « Fellow » qu'on peut traduire par « semblable » ou « compagnon ».

- * Les Aborigènes ont développé des techniques sophistiquées qui leur permettent de propulser leurs sagaies avec une force et une vitesse exceptionnelles. Pour amplifier leur force naturelle, ils usent d'un « lanceur » ou « propulseur » qui démultiplie le mouvement du bras.